

PRENUMERATA

w Paryżu i na prowincji:

KWARTALNIE..... 5 fr.

PÓŁROCZNIE..... 10 fr.

ROCZNIE..... 20 fr.

Zagranicą:

ROCZNIE..... 22 fr.

TELEFON:

TRUDAINE 61.42

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

ABONNEMENTS

Paris et Départements:

TROIS MOIS..... 5 fr.

SIX MOIS..... 10 fr.

UN AN..... 20 fr.

Etranger:

UN AN..... 22 fr.

TÉLÉPHONE:

TRUDAINE 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3 bis, rue La Bruyère, 3 bis — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

La suprême bataille

A l'heure où se déchainent dans la plus violente des batailles, les forces rassemblées des deux coalitions ennemies, la Pologne attentive et silencieuse, sent frémir son cœur des émotions les plus profondes.

Que sortira-t-il de ces luttes gigantesques où deux principes, deux civilisations sont aux prises : l'autorité d'une part, la liberté de l'autre ?

Trainant à sa suite l'artillerie et les divisions austro-hongroises, appelant même des Turcs et des Bulgares, l'Allemagne s'est jetée avec sa formidable armée sur le front du maréchal Douglas Haig, à travers les plaines de la Picardie.

Mais la ténacité britannique, alliée à la rapidité française, vient de parer le coup : la route de la mer est barrée ! Amiens n'est pas pris ! Confondus dans les mêmes rangs, les héroïques soldats de la France et de la Grande-Bretagne, placés sous le commandement unique, tant souhaité, du général Foch ont arrêté la ruée germanique.

Les champs de bataille français, qu'un sang généreux, hélas, doit abreuver, peut-être, longtemps encore, sont néanmoins les champs de mort où périra l'impérialisme pangermanique.

Mais les armées et les nations alliées peuvent être convaincues que la Pologne, tout entière, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, suit, le cœur serré, les péripéties de la gigantesque bataille. Et son émotion intense s'explique non seulement par ce fait que bientôt, sur cette terre française, chère à tout Polonais, luttera une Armée Polonaise, sous le drapeau de l'Aigle Blanc, épaule contre épaule avec les soldats français, anglais, américains, belges et portugais, mais aussi pour cette raison que dans la lutte que vous soutenez, ô défenseurs de la liberté, la Pologne reconnaît sa propre lutte, qu'elle déplore vos pertes comme ses propres pertes, que vos victoires sont ses victoires.

Et pas plus l'espace que la rupture des communications avec l'étranger ou l'état d'esprit artificiel que les communiqués allemands essaient de créer, ne sont capables d'empêcher les Polonais d'avoir foi dans le triomphe final des Alliés et de guetter anxieusement les nouvelles authentiques qui leur arrivent de France, malgré tout, par des voies détournées.

La Pologne sent avec vous, pense avec vous, croit et espère avec vous. La Pologne, tout comme vous, serre les dents et tend le poing à l'ennemi commun. Et comme la vôtre, son âme s'élance vers la victoire, vers la liberté !

LES POLONAIS
ne veulent pas combattre
dans les rangs autrichiens

On nous communique de Genève :

Les Légionnaires polonais qui après avoir combattu les troupes autrichiennes avaient passé la frontière se sont réunis aux armées du général polonais Eugène de Henning Michelis cantonnées en Bessarabie. Les bataillons du 13^e corps d'infanterie autrichienne et du 16^e corps de défense territoriale, composés de Polonais, furent envoyés à leur poursuite, se joignirent aux Légionnaires et ont pris ensemble la direction de Mohylów-sur-Dniestr.

Par suite de la situation de la Pologne une partie du 56^e et du 110^e corps occupant le front du Trentin et contenant également des contingents polonais aurait passé en Italie.

LA POLOGNE
dans la bataille

Bien qu'elle n'y figure que par quelques-uns de ses enfants, la Pologne est intéressée au premier chef dans la formidable bataille que la France et l'Angleterre livrent en ce moment à la Germanie déchainée.

Du sort de la bataille dépendra le sort de la Pologne.

Victorieux dans cet Orient qu'ils ont mis en pièces, les Allemands se flattent de trouver en Occident le même succès. Leur erreur est profonde !

Depuis la Marne, il n'y a pas un homme de bon sens, à moins qu'il ne soit empoisonné par la Kultur germanique, qui n'ait jugé perdue la cause des Allemands.

Il fallait une mentalité germanique pour s'imaginer que l'Europe, que le monde, permettrait à l'Allemagne prussifiée, de dominer l'univers, et d'imposer partout son esprit, à la fois brutal et imbécile.

Napoléon, tenant en main le peuple français, avait révélu aussi d'une domination universelle ; il a échoué. Hindenburg ne vaut pas Napoléon et le peuple allemand, s'il a d'autres qualités que nous, a aussi d'autres défauts.

Hindenburg et l'Allemagne ne réussiront pas mieux dans leurs ambitions conquérantes, que n'a fait la France de Napoléon.

Il était vraiment trop simple d'abattre la Russie et de triompher de l'Orient. Soumises à la barbarie moscovite, retardées par le tsarisme dans l'évolution de leur progrès social, les nationalités de l'Empire russe étaient une proie facile pour l'appétit germanique.

Les Allemands de Pétersbourg, toujours prêts à livrer quelques-unes de ces nationalités à la Prusse, ont été secondés dans leur œuvre de trahison, par les adeptes germanophiles du maximalisme, travaillant avec la facilité que l'on sait, sur le terrain de l'anarchisme et du tolstoïsme moscovites.

La Russie est tombée en morceaux, et gloutonnement l'Allemagne affamée s'est jetée sur cette aubaine si longtemps désirée.

Elle travaille, elle triture les populations abandonnées par la Russie ; elle les prépare à l'entente avec l'Allemagne, à l'amitié avec l'Allemagne, pour finir par la soumission à l'Allemagne.

La vanité allemande est trop épaisse pour voir bien clair dans l'âme de ces peuples échappés au joug moscovite, et qui ne veulent rien entendre, ni de Berlin, ni de Pétersbourg. La vanité allemande s'imaginer naïvement que le plaisir d'échapper à la Russie s'accroîtra encore pour les Lettons, les Lithuaniens, les Polonais, de la joie d'appartenir à la colossale Mittel-Europa, et de marcher de pair à compagnon avec les sujets de l'empereur Guillaume.

Dès lors que la Pologne verra les *Kulturtræger* allemands la doter de routes, de chemins de fer, d'usines, de fermes modèles et d'églises toutes neuves, la Pologne évidemment se tiendra pour satisfaite.

Sans compter que la Pologne sera libre et même indépendante ! Quand Suwalki sera restitué à la Lithuanie et Chełm à l'Ukraine ; quand les rectifications de frontière, absolument indispensables à la sécurité de l'empire allemand, auront été réalisées vers Ossowiec, Lomża et ailleurs, alors la Pologne indépendante s'offrira comme un asile aux Polonais d'esprit chagrin, que l'atmosphère de Posen prussien, ou de Cracovie autrichien, rendrait mélancoliques !

Ily aura dès lors une Pologne, une vraie Pologne, grâce au génie militaire de Hindenburg et à la magnanimité du Kaiser !

Grâce aussi à la ferveur germanophile de M. le Comte Ronikier, la Pologne indépendante s'étendra jusqu'à Mińsk, à l'aide d'un couloir de dégagement, à travers les marais de Pińsk ;

Telle est la grande pensée qui mûrit au palais des rois de Pologne, dans l'intimité du général-gouverneur von Beseler, celui-là même qui confiait naguère, à la poignée de Polonais qui veulent bien l'entendre, que le quinze avril prochain, pas plus tard, Paris serait aux mains du Kaiser.

Mais Paris ne sera pas au Kaiser, ni même Amiens, malgré les régiments entiers que dévore dans sa folie le Minotaure germanique.

L'heure approche où la bête pangermaniste se cassera les dents sur le roc infrangible des grandes démocraties de l'Occident, sur la cuirasse éprouvée de vieilles nations rompues à toutes les luttes, comme la France et l'Angleterre.

Alors, les peuples que l'autocratie a partagés, brisés dans leur unité nationale, ceux que la sujétion arrêtaient dans le développement naturel de leur génie particulier, vont relever la tête, et reprendre après des dizaines d'années ou même après des siècles de soumission, leur existence indépendante.

Puissent-ils comprendre alors, que là où s'étend le sceptre sanglant des Habsbourg et des Hohenzollern, là ne saurait fleurir la plante délicate de la liberté !

Qu'ils répudient toute compromission avec ces dynasties de proie dont le nom résonne de nos jours comme un absurde et douloureux anachronisme.

Que ceux-là surtout qui ont dû naguère traiter avec ces dynasties de fourbes et d'oppressés rompent avec elles tous liens d'amitié. Qu'ils fassent mieux que de renvoyer leurs croix et leurs décorations ; qu'ils envoient à Vienne et à Berlin l'expression de leur mépris ; qu'ils relèvent la tête enfin, qu'ils se croisent les bras, et les yeux fixés à l'Occident, qu'ils disent fièrement à leurs ennemis : « Nous attendons ! »

GEORGES BIENAIMÉ.

Les catholiques allemands et la Pologne

Le monstrueux traité de Brzesé-Litewski qui consomme un nouveau partage de la Pologne, a donné lieu au Reichstag et à la Diète de Prusse, dans la seconde quinzaine de février, à de passionnés débats. Au cours de ces débats, les députés du Centre catholique allemand, à part certaines réserves de forme, se sont complètement solidarisés avec les conservateurs et les nationaux libéraux, c'est-à-dire avec les pires ennemis des Polonais. Le fait mérite que l'on s'y arrête. Il est d'une importance considérable dans les annales de la politique polonaise, et si la diplomatie de l'Entente veut bien le considérer et le comprendre, il est une donnée de première valeur dans l'évolution de la politique générale.

Il est sans doute utile de rappeler ici que les passions religieuses ont joué et continuent à jouer un grand rôle dans les rapports de la Pologne et de la Prusse. Le luthéranisme est l'implacable ennemi du polonisme catholique. Le catholicisme est pour la Pologne un élément aussi essentiel de résistance contre la Prusse qu'il le fut jadis pour l'Espagne contre les Musulmans. Il était logique qu'un jour ou l'autre les Polonais persécutés prissent contact avec les catholiques allemands. C'est ce qui est arrivé à l'époque du *Kulturkampf*.

Les rapports, depuis ce temps-là, étaient restés bons entre les uns et les autres. Les Polonais, aux élections législatives, votaient volontiers pour les Centristes. Ceux-ci, à la vérité, ne faisaient pas grand-chose et n'empêchaient pas les lois d'exception. On s'était tout de même habitué à l'idée qu'ils étaient les alliés naturels d'un peuple dont les croyances religieuses étaient les mêmes. Certains groupes d'opportunisme polonais avaient échafaudé là-dessus tout un système, et ils affectaient de croire que leurs amis du Centre étaient les meilleurs avocats de leur cause à Berlin. Divers incidents, particulièrement en Silésie, témoignaient qu'en réalité les catholiques allemands étaient les agents les plus zélés et les plus hypocrites du germanisme. Mais les aveugles ne voulaient pas voir et ils continuaient à avoir confiance. Le Centre faisait d'ailleurs tout le nécessaire pour entretenir cette confiance.

Pendant la guerre, il a continué à garder le masque. Certaines de ses fractions, comme celle

que représente la *Kölnische Volkszeitung*, ont montré plus de franchise, mais l'ensemble du parti se réservait. Il a pu ainsi servir très utilement l'Allemagne quand celle-ci a mis sur pied sa combinaison d'Etat polonais indépendant. Depuis que les patentes de novembre 1916 ont institué cet Etat, le Centre a entretenu d'étroits rapports avec la petite minorité opportuniste de Varsovie, comme avec celle de Posnanie et avec les conservateurs austrophiles de Cracovie. Dans tous ces milieux l'arrivée au pouvoir du comte von Hertling, leader du Centre, a été saluée d'acclamations joyeuses. Avec un catholique à la Chancellerie impériale, pensait-on, les affaires polonaises vont prendre bonne tournure. Finie la persécution des Polonais de Prusse. Le droit des peuples va triompher. Le règne de la justice arrive.

Le bon apôtre Hertling n'a rien changé, sinon la manière. Il a seulement augmenté la dose de sinistre fourberie qui entre dans la composition de la politique allemande. Le traité de Brzesé-Litewski aurait pu être signé par la main de ce Frédéric II qui partageait la Pologne en faisant des plaisanteries sur la Trinité et la Communie. En défendant ce traité devant le Reichstag, Hertling a invoqué saint Augustin et les principes de l'éternelle justice, tandis que Krupp achevait de mettre au point le canon qui devait, au jour du Vendredi saint, massacrer les catholiques français dans une église de Paris. Et tous les députés du Centre allemand ont applaudi des deux mains au pacte qui livrait une terre catholique polonaise aux orthodoxes de l'Ukraine. L'Allemagne, à cet égard, n'a plus rien à envier comme tartuferie aux très apostoliques dirigeants de la politique autrichienne.

Ainsi s'écroule le dernier pilier de la politique à laquelle s'obstinaient certaines fractions de l'opinion polonaise. On leur avait fait grand-peur avec l'athéisme des Alliés, et particulièrement de la France. Elles voient aujourd'hui la face du « Vieux Dieu », et elles peuvent faire la comparaison entre les mécréants des démocraties occidentales et les hideux Pharisiens de Vienne et de Berlin.

HENRI SIGISMOND.

Depuis le 1^{er} janvier 1918, le prix d'abonnement de POLONIA est :

En France :

20 francs par an.

10 " 6 mois.

5 " 3 mois.

A l'étranger :

22 francs par an.

AVANT LE CONGRÈS DE ROME

Contre la Mitteleuropa germanique

Le discours que le comte Czernin vient de prononcer le 2 avril devant une délégation du conseil municipal de Vienne prouve encore une fois combien l'Autriche-Hongrie est soumise à l'Allemagne. Le ministre des affaires étrangères austro-hongrois répond au dernier message de M. Wilson et assure le président des Etats-Unis qu'il est impossible de séparer Vienne de Berlin.

Nous combattons ensemble — a-t-il dit — pour la défense de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne. Nos armées prouveront à l'Entente que les aspirations françaises et italiennes sur nos territoires sont des utopies appelant une vengeance terrible.

Après avoir déclaré que l'Autriche-Hongrie ne sacrifiera pas les intérêts de l'Allemagne, tout comme elle n'abandonnera pas les siens, le comte Czernin a dit encore :

Nous ne combattons pas pour des buts impérialistes, annexionnistes, ni pour les nôtres, ni pour les buts allemands, mais nous irons ensemble jusqu'au bout pour notre défense, pour notre existence nationale et pour notre avenir.

Le comte Czernin revient de Bucarest où une paix draconienne vient d'être imposée à la Roumanie. Et il ose prétendre que la monarchie des Habsbourg ne combat pas pour des buts impérialistes ! Et l'Allemagne qui veut annexer la Courlande, la Lithuanie « indépendante » et certaines parties du Royaume de Pologne, est-ce qu'elle aussi ne combat pas pour des buts impérialistes ? Dans les pays de l'Entente personne ne prendra au sérieux les affirmations mensongères du comte Czernin, car « tout le monde sait que Vienne est au service de Berlin ». Le *Temps* lui-même le constate dans son numéro du 4 avril, ce dont nous nous réjouissons particulièrement.

Nous sommes donc en face d'une *Mitteleuropa* qui, aujourd'hui, est une réalité. C'est contre elle que les Alliés combattent. C'est la *Mitteleuropa*, commandée par la Prusse qui, après avoir triomphé de la Russie, s'empara des petits peuples soumis jadis à la domination tsariste pour en faire ses vassaux.

L'Entente, pour le moment, a perdu la partie en Orient parce qu'elle n'a pas été tout à fait fidèle à ses principes. Pour ériger une barricade à l'est de la *Mitteleuropa*, pour endiguer soli-

FEUILLETON DE POLONIA, DU 6 AVRIL 1918

UN AMI DE VICTOR DE LAPRADE

Le poète polonais CONSTANTIN GASZYŃSKI

I

Après la chute de Varsovie et l'écrasement de l'insurrection septembre 1831, les patriotes Polonais avaient émigré en Europe, de préférence dans les Etats à constitution libérale, Suisse, Angleterre et France, où les attendait un accueil fraternel.

Parmi ceux qui se réfugièrent en France, les uns s'arrêtèrent à Paris; d'autres, plus nombreux, se rendirent à Avignon, où le gouvernement de Louis-Philippe leur avait proposé de former une légion polonaise.

L'enthousiasme pour les Polonais fit désormais partie du programme libéral et romantique; pendant que notre ministre des Affaires étrangères disait froidement à la tribune : *L'ordre règne à Varsovie*, la *Némésis* de Barthélemy et de Méry poussait un cri de pitié :

« O noble Varsovie ! ô sœur assassinée ! »

Les catholiques, surtout, s'étaient émus aux souffrances de cette nation profondément religieuse, dont les soldats allaient au combat sous la direction de généraux qui, comme Skrzynecski, lançaient des proclamations mystiques.

L'*Avenir* avait suivi la révolte avec un intérêt passionné.

Dès le 10 mars 1831, Lacordaire écrivait un article vibrant en l'honneur des martyrs de la Pologne :

« Catholiques ! la Pologne est vaincue. Agaçons-nous près du cercueil de ce peuple trahi ! il a été grand et malheureux. »

A son tour Montalembert, le 16 avril, envoyait à la « chère et sainte Pologne » l'hommage des Français qui, comme elle, servaient la cause de Dieu et de la liberté :

« Nous te jetons à travers l'Europe le cri de notre amour. »

Un jeune Lyonnais, qui plus tard trouvera dans les malheurs de la Pologne une inspiration épique. Victor de Laprade, put voir quelques-uns de ces héros traverser les rues de Lyon dans les premiers jours de février 1832. On accompagnait les réfugiés aux accents de la *Parisienne* et de la *Varsovienne* :

Polonais, à la baïonnette !

C'est le cri par nous adopté.

En mourant le tambour répète :

Vive, vive la liberté !

A Lyon, un Comité de secours s'était constitué, à l'instar du Comité national de Paris; une souscription avait été ouverte dans les journaux; la bourgeoisie libérale organisait un *Bazar polonais*, dont les marchandises, fournies par des dons, étaient vendues au bénéfice des insurgés (1).

(1) Voir Marc Brisac, *Lyon et l'insurrection polonaise de 1830-31*, dans la *Revue d'histoire de Lyon*, mai-juin 1909.

Le premier détachement qui passa (13 février 1832) reçut des secours; une seconde colonne eut, trois jours plus tard, les honneurs d'un banquet; le 17, l'enthousiasme grandit encore, et les jeunes gens de la ville se pressèrent sur le passage des fugitifs.

« Les derniers débris de l'armée de Gielgud et de Rybiński ont passé dans nos murs, écrit un ami de Laprade, Barthélemy Tisseur; une population immense est allée au-devant d'eux. J'ai vu un de leurs sabres: ils sont recourbés, en damas, et la poignée, au lieu d'être en cuivre, est en fer, ainsi que le fourreau. Il était tout ébréché, les oreilles de la poignée étaient ciselées de coups de sabre. Il appartenait à un soldat de ce 4^e régiment qui avait juré de n'attaquer jamais les Russes qu'à la baïonnette, et qui a tenu son serment, et qui a été renouvelé trois fois... Vindry a parlé en latin à plusieurs d'entre eux qui ne savaient pas le français. Ils ont raconté le siège de Varsovie, et en le racontant dans la langue de César, ils ont pleuré... On les envoie à Avignon, où l'on dit que le gouvernement les expédiera à Alger, pour s'en débarrasser: c'est digne du juste milieu. »

Ce jeune libéral avait raison de mettre en doute la sollicitude des pouvoirs publics: les Polonais, arrivés à Avignon, durent se disperser; Marseille, Toulon, Nîmes et Aix en recueillirent un grand nombre. C'est l'un des hôtes de la ville d'Aix, le poète Constantin Gaszyński, devenu l'ami de Victor de Laprade, que nous nous proposons d'étudier, à l'aide de documents inédits, où se révèlent un talent honorable et un caractère séduisant.

dement le flot germanique, il faut créer là-bas un monde nouveau, basé sur les principes du Droit, de la Justice et de la vraie Liberté. Pour triompher de la *Mitteuropa* l'Entente doit prendre un engagement public et solennel envers les peuples de l'Est européen qui aspirent à l'indépendance et à l'unité. Elle doit s'engager envers les Polonais, les Tchèques, les Roumains et les Yougoslaves (les Serbes, les Croates et les Sloènes) à appuyer leurs aspirations et à les aider dans la réalisation de leurs programmes nationaux.

Dans ces conditions le démembrement de la monarchie des Habsbourg s'impose. Mais avant de faire accepter aux démocraties occidentales l'idée de ce démembrement, les différentes nationalités soumises au joug habsbourgeois, l'Italie en tête, doivent, avant tout, réaliser un accord entre elles. Or, la condition essentielle pour aboutir à cet accord était de concilier les aspirations yougoslaves et italiennes. Après une série d'articles retentissants du *Corriere della Sera* de Milan, un revirement considérable s'est produit tout récemment dans l'opinion italienne, qui a compris enfin la nécessité d'une entente avec les Yougoslaves. La rencontre qui a eu lieu vers le milieu de mars dernier à Londres entre le chef du gouvernement italien, M. Orlando, et le président du Comité Yougoslave de Londres, M. Ante Trumbić, fut d'un bon augure. En plus un accord officieux a été conclu à Londres entre M. Trumbić et M. Andréa Torre, député italien bien connu, d'après lequel les Italiens ne feraient plus obstacle à la constitution d'un État Yougoslave.

La grande difficulté qui empêchait la réalisation d'une entente entre les nationalités opprimées de l'Autriche-Hongrie se trouve donc applanie. L'accord de Londres a rendu possible la réunion d'un Congrès qui doit s'ouvrir à Rome le 10 avril prochain et où les Polonais, les Tchèques, les Roumains, les Yougoslaves et les Italiens seront représentés. D'autre part, M. Albert Thomas, ancien ministre, sera le délégué français, M. Wickam Steed, directeur de la politique étrangère du *Times*, représentera la nation anglaise et M. Andréa Torre parlera au nom du peuple italien.

La conférence de Rome, dont l'initiative revient au *Comitato italiano per l'accordo tra i popoli Soggetti all'Austria-Ungheria*, a pour but d'établir, en premier lieu, un programme d'action commune; elle se base sur le principe des nationalités et sur le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes.

Ainsi se dessine, du côté de l'Entente, une

nouvelle politique orientale qui, cette fois, s'inspire vraiment des principes de la démocratie (1). La muraille qui arrêtera le *Drang nach Osten* des Germains ce sera une alliance polono-tchéco-roumaine allant de la Baltique à la mer Noire d'une part, et peut-être une autre alliance italo-roumano-yougoslave allant de la mer Noire à l'Adriatique.

Mais il ne faut pas oublier que « le problème polonais dépasse de beaucoup la simple question austro-hongroise et que c'est l'un des plus graves et des plus importants problèmes de la guerre actuelle — comme le reconnaît M. Edouard Beneš, membre du Conseil National des Pays Tchécoslovaques dans un excellent article de la *Nation Tchéque* (N° 48-49). Sans la Pologne indépendante, intégrale et appuyée à la mer, tout le plan que nous venons d'exposer pourra s'écrouler, parce qu'il lui manquera la base.

CASIMIR SMOGORZEWSKI.

(1) Cette politique orientale nouvelle intéresse vivement l'opinion publique en France. Voici les principaux articles qui lui ont été consacrés ces derniers jours : 1° « La politique du lâchage » (*Intransigeant*, 21. III), de M. J.-H. Rosnyainé; 2° « Les nationalités et l'Autriche-Hongrie » (*France*, 18. III), de M. Trajan Vuia, Roumain de Temesvar; 3° « L'Europe et les opprimés » (*Œuvre*, 22. III), de M. Albert Milhaud; 4° « Le Congrès de Rome » (*Rappel*, 31. III, de M. Louis Bresse; 5° « Qu'attendons-nous ? » (*Événement*, 31. III), de M. Pierre Bertrand, et 6° « L'Autriche et les nationalités » (*Pays*, 3. IV), de M. Victor Margueritte.

PEINTURE POLONAISE

Un album contenant 50 magnifiques reproductions exécutées par l'Imprimerie I. Lapina, en couleurs *fac-similé*, d'après les meilleures œuvres des peintres contemporains polonais, est mis en vente dans nos bureaux. Le prix de la collection accompagnée d'un avant-propos et des descriptions de chaque œuvre dus à la plume de I. Jaroszyński, est de **110 francs**.

BULLETIN

Les buts de guerre serbes.

Dans la déclaration ministérielle qu'il a lue le 30 mars devant la « Skoupchina », réunie à Cortou, M. Pašić, président du conseil, a ainsi défini les buts de guerre serbes :

Les Serbes, comme leurs alliés, ne demandent que le droit : fondation d'un État comprenant tous les Yougoslaves, rétrocession de l'Alsace-Lorraine, rétablissement de la Belgique, création de royaumes polonais et tchèques, union des Italiens à l'Italie, des Roumains à la Roumanie et des Grecs à la Grèce. Si on ne réalise pas maintenant ces buts légitimes, il faut prévoir une nouvelle effusion de sang, car le progrès de l'humanité ne peut reposer que sur les principes de liberté et de justice, ainsi que sur le droit de chaque peuple d'être maître de ses destinées.

Cent wagons de farine autrichienne vont... en Ukraine.

En tête de son numéro du 23 mars la *Gazeta Wieczorna* (Gazette du soir) de Lwów reproduit, sous le titre de « La farine galicienne part pour l'Ukraine », l'information suivante que lui transmet son correspondant de Czernowitz (Bukovine), information puisée dans les milieux de l'administration militaire :

En raison des difficultés qu'on éprouve à exporter de l'Ukraine les produits alimentaires, difficultés signalées naguère par M. von Seidler, président du Conseil, et comme d'autre part s'impose l'obligation d'assurer le ravitaillement permanent des troupes mobiles opérant en Ukraine, il est urgent d'approvisionner en vivres ces armées par l'intermédiaire des lignes d'étapes, et cela d'une manière régulière. Ces derniers jours l'Office de distribution du blé a attribué à ces troupes environ cent wagons de farine de provenance autrichienne. Cette farine a déjà été expédiée. D'autres envois vont suivre.

Par surcroît ce fait est confirmé par les paroles de M. Federowicz, président de Cracovie, à une séance du conseil municipal. Au cours d'une discussion sur le danger de la famine qui menace la population de la ville, il a constaté qu'à travers la Galicie circulent des wagons de farine non de l'est à l'ouest, mais en sens inverse.

Protestation de la jeunesse tchèque contre le nouveau partage de la Pologne.

On lit dans le *Naprzód* (En avant) de Cracovie qu'à Prague, le 10 mars, a eu lieu une réunion de la « jeunesse intellectuelle tchèque » à laquelle ont aussi pris part des représentants de « l'Union des députés tchèques » au Reichsrat de Vienne. Ordre du jour : « Le droit des nations à disposer d'elles-mêmes et la paix orientale ».

Constantin Gaszyński, né le 10 mars 1808, à Mała Wieś, en Pologne russe, grandit, choyé par sa mère et par sa sœur. Quand éclata la guerre de l'indépendance, il dit adieu aux siens et à la jeune fille qu'il aimait : « Son regard angélique m'enchaîna, a-t-il dit dans ses vers ; je voulais y rester des siècles !... Mais le bruit lointain des trompettes m'appelait au combat, il fallait se séparer, et je m'en allais triste et silencieux, et arrétant mon coursier je voyais dans l'éloignement sa main blanche qui faisait le signe de la croix devant le chemin qui m'entraînait (1). »

Ce que fut l'héroïsme de cette nation, martyre de la liberté, le même poème de Gaszyński nous le peint avec force dans cette vigoureuse vision de bataille :

« Je me suis trouvé sur le bord du Narew au milieu de la plaine d'Ostrolenka. Au-dessus des tombeaux de mes frères, parmi leurs ossements rougis de sang figé, s'élevait l'aigle noir à double tête, et j'ai crié à l'aigle : *Retire-toi ! car c'est notre sol... c'est aux enfants qu'appartient le tombeau de leur mère... Loin d'ici !... car dans ces champs reposent nos guerriers... car notre sang a baptisé cette terre !* Mais l'aigle noir ne s'envolait pas, car de tous les côtés les autres oiseaux parés de couronnes en or applaudissaient à ses crimes et lui rendaient des hommages ; même le coq qui jadis changé en aigle impérial agita ses serres sur les tours dorées de Kremlin.

« Et je regardais sur les plaines de la Pologne ; les clochers de nos vieilles églises incendiées tombaient parmi les ruines de nos villes et de nos villages, et on n'entendait rien dans ce silence sépul-

cral, si ce n'est le bruit monotone des roues d'une *kibitka* qui emportait une victime, ou les sanglots d'une mère qui pleurant l'enlèvement de son fils d'un cœur maudissait le jour de sa naissance.

« Et je voulais m'arracher de ce spectacle qui brisait mon cœur et buvait mon sang comme un vampire ; et, sentant les larmes couler de mes yeux, je les ai fermés, quand le bruit des fers m'a réveillé. »

La Pologne vaincue, Gaszyński vint s'établir à Paris ; mais le gouvernement français ne tarda pas à voir ces émigrés d'un œil soupçonneux. Gaszyński dut partir ; d'abord il visita la Corse. Son âme de poète s'émut devant la beauté de la baie d'Ajaccio, et surtout son patriotisme s'échauffa au grand souvenir de Napoléon :

« ... Ici, dans ce petit jardin jouait un enfant qui devait bouleverser les trônes ! Ici, plus d'une fois peut-être, à ses compagnons il distribua des joujoux, comme plus tard des couronnes !

« Alors, la puissance future perçait déjà sur ce large front enfantin où germait la pensée profonde ; peut-être il rêvait déjà Wagram et Marengo ; peut-être le soleil d'Austerlitz s'élevait déjà devant ses yeux !... »

Puis Gaszyński vint s'installer à Aix, où Victor de Laprade commençait ses études de droit, et groupait autour de lui un cénacle d'adolescents, voués à l'art et à la poésie.

Gaszyński eut vite fait de conquérir la ville du bon roi René : élégant cavalier, grand amateur de bals, causeur étincelant et original, il fut à la mode dans les salons de l'aristocratie, et s'il n'oublia jamais le château à la tour blanche, penché sur une rivière, où il avait laissé ses souvenirs d'enfant, du moins sa patrie d'adoption sut adoucir en lui l'amér-

tume de l'exil : « Je ne puis pas, écrivait-il en 1838, trouver une autre ville en France où je pourrais être mieux qu'ici. Chaque jour une nouvelle porte s'ouvre devant moi ; je connais tant de bonnes âmes, tant de beaux yeux, que le choix même serait difficile : j'aime toute une population. »

Il avait une particulière affection pour Victor de Laprade et ses amis. Dans le cénacle aixois, il apportait l'accent savoureux de sa poésie exotique et neuve ; de plus, il était lié avec Adam Mickiewicz et avec un autre Polonais, dont le nom, avant de retentir dans les annales européennes, s'entoura longtemps d'un voile mystérieux, le poète anonyme de la Pologne, Sigismond Krasiński.

Mickiewicz et Krasiński, ces géants de la poésie, qui, venus des steppes du Nord, allaient ouvrir de nouvelles sources d'inspiration à nos poètes romantiques, exerçaient, grâce à Gaszyński, une réelle fascination sur l'esprit de nos étudiants d'Aix.

Gaszyński leur racontait discrètement les aventures prodigieuses du poète anonyme : comment son père, ancien général des gardes de Napoléon, s'était mis au service de Nicolas I^{er}, et, en 1820, avait fait partir son fils pour l'étranger, sous la conduite d'un précepteur. De loin le jeune homme entendit les grondements de l'insurrection, il voulut rentrer en Pologne ; mais sur l'ordre du père, le précepteur le fit surveiller par la police. Ne pouvant pas donner son sang pour l'indépendance de sa patrie et laver la honte de la trahison paternelle, il tomba dangereusement malade.

(A suivre.)

CAMILLE LATREILLE,
Professeur à l'Université de Lyon.

(1) *Le Songe d'un exilé*, poème polonais de Gaszyński (1832), traduit par lui-même.

S'étaient aussi rendus à cette assemblée des délégués de la jeunesse universitaire de Cracovie, lesquels ont été accueillis par des salves prolongées d'applaudissements. Après les discours prononcés par les Polonais, la réunion a voté une résolution réprochant énergiquement le quatrième partage de la Pologne effectué par le traité de Brzesc.

• La situation en Galicie.

Les journaux de Pologne autrichienne arrivés récemment à Paris montrent que la misère en Galicie est parvenue à sa phase aiguë. Point de pain, point de lait, point de graisse, abus criants des offices d'alimentation, spéculation effrénée, réquisitions féroces, inégalité de traitement entre la Galicie et les autres provinces, progrès de la tuberculose et des autres maladies contagieuses, accroissement énorme de la mortalité, défaut de main-d'œuvre, extension des jachères, épuisement physiologique des classes laborieuses, telles sont les calamités que la presse signale sur tous les points du pays et qu'elle commente en articles sans nombre. L'opinion s'indigne surtout d'un fait mentionné à différentes reprises, à savoir qu'une énorme quantité de vivres s'en va de Galicie par voie irrégulière. Chaque jour, 15 000 soldats allemands et autrichiens passent par Cracovie, remplissant de provisions leurs musettes. Chaque jour, par ces moyens et d'autres semblables, on enlève pour le moins 50 wagons de vivres.

• Amitiés portugaises.

Notre compatriote et ami, M. Boleslas Jackowski, nous envoie de Lisbonne, où il habite, une très intéressante lettre, dont nous extrayons les passages suivants :

Un cours de droit international vulgarisé se faisant actuellement à l'Université Libre de Lisbonne les dimanches soir, j'ai vu avec plaisir le très distingué professeur Dr Carneiro de Moura, brillant orateur et haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, parler avec intérêt et émotion de la cause polonaise.

Ce même orateur dans une très brillante conférence donnée au Théâtre National (le théâtre officiel) a également parlé à cette occasion avec émotion et sympathie de notre cher pays. L'actuel Président de la République Portugaise, M. Sidonio Paes, et de nombreux ministres ont assisté à cette conférence.

M. Carneiro de Moura est un orateur et un conférencier très distingué, très dévoué à la belle et grande œuvre de la vulgarisation de l'enseignement, très épris des plus généreuses idées modernes dont il se fait le propagandiste dévoué.

• Un grand mouvement des Polonais en Hollande.

La Gazette de Hollande du 4 mars écrit sous ce titre :

Les Polonais de Hollande se réunissent à leur tour pour protester contre le quatrième partage de la Pologne. Jusqu'à présent ils avaient vécu sans contact entre eux ; il existait seulement un comité de bienfaisance polonais à La Haye. Les derniers événements viennent par contre de mettre en mouvement toute la colonie polonaise, devenue très nombreuse depuis la guerre.

Sur l'initiative d'un comité qui s'est constitué à Rotterdam, ce mouvement s'est organisé, et hier après-midi une réunion convoquée à La Haye, à l'hôtel Oud Holland, rassemblait les représentants d'environ 80 groupements polonais établis dans les principales villes hollandaises, en vue de les fonder dans une organisation unique.

M. Piotrowski, président du comité de Rotterdam, ouvrit la séance, et proposa ensuite d'appeler à la présidence pour cette séance, M. Jarczyński. Celui-ci donna alors la parole à M. Zymermann pour l'exposé du principal objet de la réunion.

Chefm a été pendant neuf siècles une province polonaise ; à cette heure encore, c'est la population polonaise qui, comptant 800.000 âmes, forme la majorité. Cette population, l'Allemagne en a trafiqué à Brzesc-Litewski. Telle est la thèse que l'orateur développe avec passion ; il importe que tous les Polonais protestent avec leurs frères, victimes de cet attentat.

M. Piotrowski parle ensuite de l'Allemagne qui se pose en protectrice et libératrice de la Pologne. Il décrit les souffrances inouïes des Polonais que les Allemands voulaient employer dans leurs usines de guerre et les tortures infâmes qui étaient employées pour forcer les malheureux au travail.

« La parole de l'Allemagne ne vaut pas un sou ! » — s'écria-t-il en terminant, et l'on ne peut que la protester.

Le président fit alors l'exposé exact des revendications polonaises, et sur sa proposition l'assemblée adressa le télégramme suivant à S. M. la Reine :

« Les représentants des Polonais qui séjournent dans votre pays hospitalier, réunis à l'hôtel Oud Holland, à La Haye, pour protester contre le quatrième partage de la Pologne, déposent leurs hommages aux pieds de Votre Majesté. »

INFORMATIONS DIVERSES

• L'anniversaire de la mort de J. Slowacki.

A l'occasion du 68^e anniversaire de la mort du poète national polonais Juliusz Slowacki, né à Krzemieniec le 23 août 1809, mort à Paris le 3 avril 1849, l'« Association d'entraide des Etudiants Polonais », l'« Association des Ingénieurs Polonais », la « Ligue Polonaise Démocratique », la « Ligue Polonaise de l'Enseignement », la « Société des Artistes Polonais à Paris » déposeront le 7 avril 1918 une couronne sur la tombe du poète au cimetière de Montmartre (7^e division, avenue des Carrières, — Métro et Nord Sud : Cligny).

A 3 heures de l'après-midi les délégués des organisations prononceront des discours.

• « La Reine Wanda » au théâtre de la Renaissance.

C'est décidément le mardi 30 avril à 2 h. 15 de l'après-midi, qu'aura lieu, au théâtre de la Renaissance, la représentation extraordinaire organisée par le « Théâtre des Alliés », au profit du Foyer du Soldat Polonais.

Après une causerie sur la Pologne faite par M. Georges Lacour-Gayet, de l'Institut, on donnera la première représentation de *La Reine Wanda*, légende polonaise en 3 actes de M. H. André Legrand.

Cette pièce, pour laquelle M. Camille Erlanger, l'éminent auteur d'*A brodite* et de *la Sorcière*, a bien voulu écrire une partition entièrement inédite, sera jouée par M^{lle} Madeleine Roch, sociétaire de la Comédie Française, M^{lle} Suzanne Linker, du Théâtre du Gymnase, M. Desjardins, du Théâtre de l'Odéon, M. Durec, M. Angelo, du Théâtre Sarah-Bernard.

• Un geste touchant

L'administration du *Jeniec-Polak*, organe des prisonniers de guerre polonais paraissant au Puy, vient d'adresser au Comité Pro-Polonia (Baron de Taube) la somme de 4.438 fr. 55 au profit des victimes de la guerre en Pologne.

Cette somme provient de l'économie réalisée par nos vaillants compatriotes prisonniers de guerre de l'armée allemande, lesquels, soumis à un régime de faveur, ont renoncé volontairement à leur prêt de la journée du 2 février dernier.

LIVRES NOUVEAUX

— A travers les Continents pendant la guerre, par JOSEPH JOUBERT. Berger-Levrault, libraires-éditeurs ; Paris-Nancy, 1918.

M. Joseph Joubert, vice-président de la Société des Études Coloniales et Maritimes, ami distingué et défenseur de la cause polonaise, vient de faire paraître chez Berger-Levrault une série d'études traitant des questions de politique étrangère et coloniale.

Deux études du volume sont consacrées à la Pologne. La première (p. 288) est intitulée : « La résurrection de la Pologne unie » ; la seconde (p. 316) : « La Pologne intégrale jusqu'à la mer ».

Dans toutes les deux M. Joubert demande, avec une très grande clarté, la formation d'une *Mitteuropa* anti-allemande dont la Pologne serait l'ossature.

— Héroïsme et Patrie, à propos de la Pologne et du Centenaire de Kościuszko, par le CHANOINE L. PICHOT. Librairie Mutuelle, Paris, 49, rue Saint-Lazare (9^e), 1918.

L'admirable allocution que M. le Chanoine Pichot a prononcée le 14 octobre à Montigny-sur-Loing en l'honneur de Kościuszko, vient de paraître en élégante petite brochure que tout Polonais doit se procurer. L'amour fraternel, l'affection sans bornes de M. le Chanoine Pichot pour la Pologne sont connus. Bien avant que d'avoir été en relations avec aucun de nos compatriotes, il a aimé notre patrie d'une façon poétique et spéculative — comme il le confesse lui-même. Dans son allocution M. le Chanoine Pichot rend hommage à l'héroïsme et à la persévérance de la nation polonaise. Il réclame en même temps le rétablissement dans son intégrité du Royaume de Pologne.

— Le Monténégro, son passé et son avenir (Bloud et Gay), le Monténégro et ses tendances nationales (Imprimerie Slave). — Deux brochures de M. ANDRIJA RADOVITCH.

Ces deux brochures de M. Radovitch, président du Comité Monténégrin pour l'Union Nationale et ancien président du Conseil du Monténégro, exposent d'une façon claire le programme du peuple monténégrin qui veut s'unir avec ses frères de Serbie, de Croatie et de Slavonie. C'est aussi son intérêt politique, mais le roi Nicolas ne veut pas le comprendre et cherche surtout à sauver sa dynastie.

REVUE DE LA PRESSE

LA PRESSE FRANÇAISE

Paris.

— L'Univers du 3 mars publie la fin de l'intéressante étude de THYGE sur la *Restauration de la Pologne*. L'auteur y étudie la politique des empires centraux envers la Pologne. Puis il conclut que « bien entendu, dans les buts de guerre des Alliés, il est question d'une Pologne reconstituée, souveraine et indépendante, et il s'agit d'une véritable souveraineté et d'une véritable indépendance ».

— La Croix du 8 mars publie un article signé X, sur la *Pologne et les Empires centraux*. L'auteur, très bien documenté, conclut : « Sur la nécessité de rendre l'indépendance à tous les Polonais, il n'y a ni doute ni hésitation possible. Malheureusement, la question des arrangements entre Polonais, Lithuaniens et Ukrainiens est bien complexe ». L'auteur conseille « à tous beaucoup de sagesse et de désintéressement ».

— Dans le Manuel Général du 12 mars nous trouvons un émouvant article de M. ANDRÉ LICHTENBERGER intitulé : « La Pologne vivante ».

— L'Europe Nouvelle du 12 mars publie trois documents relatifs à la question polonaise : 1^o La protestation du Conseil de Régence contre la paix avec l'Ukraine ; 2^o Protestation des députés polonais à la Chambre des Seigneurs de Vienne ; 3^o Un extrait d'article paru dans l'*Arbeiter Ztg.* de Vienne (12 février) sur la *Pologne et l'Ukraine*.

— Dans Paris-Midi du 17 mars, M. MAURICE DE WALEFFE consacre à la Pologne son « billet du midi » intitulé : « Avaler et digérer font deux ! » Il y exalte l'admirable résistance des Polonais de Posen.

— Dans Je sais tout du 17 mars M. FÉLICIEN PASCAL publie une intéressante étude sur les *Anciens cosaques*.

— La Libre Parole du 18 mars publie un éditorial de M. G. SAINT-YVES intitulé : « Dieu est trop haut, la France est trop loin ». L'auteur y expose les plans allemands en Pologne et conseille aux Polonais de ne pas se laisser prendre au piège germanique. Nous pouvons l'assurer que cela n'arrivera pas. Bien que quelques individus cherchent à se rapprocher de l'Allemagne, la nation toute entière garde envers elle une attitude hostile.

— Le Temps du 20 mars, en commentant la Déclaration de Londres écrit : « Avec indignation, les gouvernements de l'Entente signalent le quatrième partage dont les Polonais sont menacés. Cette protestation montre où tendent nos vœux. La déclaration des alliés n'avait pas à définir l'idéal que nous souhaitons pour les Polonais, puisqu'elle s'est sagement abstenue de toute énumération géographique ; mais il est clair que nous devons désirer, avec le président Wilson, le rétablissement de la Pologne une, indépendante et pourvue d'un accès à la mer. Quels que soient les événements qui se produiront à Varsovie, nous conserverons notre attachement pour la cause nationale de la Pologne, de même que nous nous souviendrons fidèlement de la Roumanie, quels que soient les signatures qui s'échangeront à Bucarest. »

— M. ALBERT THOMAS, ancien ministre, en commentant dans l'Heure du 20 mars la « Déclaration de Londres », écrit : « Les Alliés ont utilement rappelé le magnifique effort de la Pologne pour maintenir sa vie nationale ; sans déclarer leur volonté de la restauration dans son unité et dans son indépendance, ils lui ont néanmoins permis toute espérance. »

LA PRESSE POLONAISE

— Le Bulletin Polonais du mois de mars s'associe aux protestations unanimes de la Pologne contre la paix austro-allemande avec l'Ukraine et la cession du pays de Chełm à la nouvelle République. Mais « notre protestation à nous, — écrit-il — les fils de la grande émigration polonaise de 1830, s'élève plus haut et s'étend plus loin ; elle est une protestation permanente contre tout ce qui a été fait depuis 1772 contre les droits de la Pologne ».

Puis le Bulletin continue : « Cette protestation durera, s'appliquant à tout ce qui se fera encore, en dehors de la reconnaissance d'une Pologne entière, c'est-à-dire dans les frontières d'avant 1772, complètement indépendante, c'est-à-dire soustraite à toute pression des Etats voisins, auteurs des partages, et pouvant se constituer librement sur les principes libéraux de la démocratie moderne ».

« Nous attendons ce résultat de la victoire des Alliés sur les empires centraux. S'il n'est pas réalisé au futur Congrès de la paix, nous protesterons encore ; et, tout en acceptant ce qu'on voudra bien nous concéder, nous ne donnerons pas quittance du reste, et nous continuerons à revendiquer, dans l'intérêt même de l'Europe, la reconstitution de la Pologne historique, que cette Europe n'aura pas su relever pour se garantir elle-même des ambitions germaniques. »

LE GERANT : P. NEVEU

PARIS. — IMP. LEVE, 71, RUE DE RENNES.

PRENUMERATA
w Paryżu i na prowincji:
KWARTALNIE..... 5 fr.
PÓŁROCZNIE..... 10 fr.
ROCZNIE..... 20 fr.

Zagranicą:
ROCZNIE..... 22 fr.

TELEFON :
TRUDAINÉ 61.42

POLO니아

PISMO TYGODNIOWE POLSKIE

WYCHODZI CO SOBOTE

ABONNEMENTS
Paris et Départements:
TROIS MOIS..... 5 fr.
SIX MOIS..... 10 fr.
UN AN..... 20 fr.
Etranger :
UN AN..... 22 fr.
TÉLÉPHONE :
TRUDAINÉ 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3^{bis}, rue La Bruyère, 3^{bis} — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

AKTYWISTYCZNE MINISTERJUM P. STECZKOWSKIEGO

Sformowanie nowego rządu polskiego przez p. Steczkowskiego, zdaje się być dziś faktem dokonanym. P. Steczkowski musiał otrzymać w Berlinie i w Wiedniu pewne gwarancje, na mocy których podjął się utworzenia nowego ministerjum.

Według pogłosek skład jego ma być następujący: prezydium i skarbu — Steczkowski; sprawy wewnętrzne — Stecki; oświata — Ponikowski; rolnictwo — Dzierzbicki; ochrona pracy — Witold Chodźko; przemysł i handel — Drzewiecki; dep. spraw politycznych (zastępujący ministerjum spraw zagranicznych) ma być powierzony ks. Januszowi Radziwiłłowi.

Jak widzimy podług listy powyższej nowi ministrowie należą przeważnie do stronnictw centrum, lub do L. P. P. Będzie to więc gabinet aktywistyczny, dość jednolity, o silnym zabarwieniu politycznym, w czym bardzo różni się od dotychczasowej « Rady zarządzających ministerjami » — jak się oficjalnie nazywało ministerjum p. Ponikowskiego.

Gazeta Poranna z d. 20 marca podaje kilka szczegółów co do programu, który został wyłożony przez p. Steczkowskiego na konferencji z *Kółem Międzypartyjnym*. Program ten jest « umiarkowanie-aktywistyczny »; da się streścić w następujących punktach:

- 1) Zupelne oparcie się Polski na państwach centralnych.
- 2) Tworzenie wojska polskiego z gen. von Beselerem jako naczelnym dowódcą.
- 3) Możliwie szybkie przejęcie administracji w polskie ręce.
- 4) Uzyskanie rewizji sprawy chełmskiej.
- 5) Sprowadzenie uchodźców z Rosji do kraju.
- 6) Likwidacja sprawy legionistów.

Rada Regencyjna konferowała na zamku królewskim z gen. von Beselerem, celem uzyskania zgody władz okupacyjnych na program rządu, przedstawiony przez p. Steczkowskiego.

Program ten jest nie tylko « umiarkowanie », ale zupełnie aktywistyczny. Pierwsze dwa jego punkty świadczą, że nowy rząd polski działać będzie w zupełnej zgodzie z państwami centralnymi.

A więc choć dalsze punkty programu p. Steczkowskiego — to sprawy ważne, niecierpiące zwłoki, to jednak ani *Kóło Międzypartyjne* ani *Blok Lewicy* udziału w nowym gabinecie wziąć nie mogły. Grupy te będą zachowywały względem p. Steczkowskiego rezerwę, a postępowanie ich zależało będzie od tego, jak nowy premier program swój będzie realizował.

Wybory do Rady Stanu.

Po dymisji gab. Kucharzewskiego agitacja na rzecz wyborów do Rady Stanu została zawieszona. Obecnie Rada Regencyjna ogłasza odezwę (d. 19 marca) w której ponownie « wzywa wyborców do spełnienia obywatelskiego obowiązku, do powołania na szaczone stanowisko członków Rady Stanu najlepszych synów Ojczyzny ».

Wybory te zostały wyznaczone na dzień 9 kwietnia. Nie wiemy, czy Chełmszczyna weźmie w nich udział?

DOBROWOLNA NIEWOLA LITWY

Pisma niemieckie przynoszą nam szereg dokumentów, rzucających smutne światło na politykę t. zw. *Taryby*, czyli Rady Krajowej Litewskiej.

Wiadomo, że po wkroczeniu na Litwę, Niemcy zaczęli kłokietować Polaków, a generał niemiecki, który zajął Wilno, wyraził w swej odezwie nadzieję, że ta « perła korony polskiej nadal w niej błyszczeć będzie ». Gdy Niemcy przekonali się, że Polacy stanowią na Litwie żywioł o wiele silniejszy, niż sobie wyobrażali, że na żadne dobrowolne ustępstwo na rzecz Niemiec się nie zgodzą, gdy z drugiej strony zobaczyli, że właśnie Litwini mogą być doskonałym narzędziem polityki niemieckiej, zmienili front radykalnie: szkół polskie zostały pozamykane, żywioł polski uległ najrozmaitszym, a dotkliwym prześladowaniom, pupilami Niemców zostali Litwini, ci mianowicie, którzy dla Polaków wrogo byli usposobieni. Użyto odwiecznego środka gnębicieli: *divide et impera*. Polacy są niebezpieczni? Więc nastawiono przeciwko nim Rusinów z jednej, Litwinów z drugiej strony. Białorusini ciążą ku Polakom? Traktat brzeski podzielił Białorusinów między Litwę, Ukrainę i Rosję.

Politykę swojej *Taryby* Litwini płacą drogo, bardzo drogo; na taką cenę nie zgodziłby się żaden uświadomiony naród. Za tytuł « wolnego i niezależnego państwa » rezygnują Litwini z własnej wolności, zaprzędają w niewolę niemiecką nie tylko swój naród, lecz także gotują w najbliższej przyszłości bezwzględna eksterminację Polaków, na polskich etnograficznie obzarach nowo-wykrojonego państwa osiadłych.

Dn. 23 marca r. b., w południe, została przyjęta przez Kancelarza Rzeszy delegacja Rady Krajowej Litewskiej i doręczyła mu tekst uchwały Rady Rada, jako

« jedyna reprezentacja ludu litewskiego, na podstawie uznanego prawa narodów do stanowienia o swych losach i uchwały Konferencji Litewskiej, odbytej od 18 do 25 września w Wilnie, ogłasza odbudowanie niepodległego, na demokratycznych podstawach opartego państwa, ze stolicą w Wilnie, i zerwanie wszystkich węzłów państwowych, które je łączyły z innymi ludami ».

W dalszym ciągu Rada uprasza Rząd Rzeszy o uznanie tego państwa, oświadczając, że w stosunku nowego państwa do Niemiec wchodzi w moc uchwała *Taryby* z 11 grudnia 1917 r. Cóż to za uchwała?

W uchwale tej Rada prosi Rzeszę niemiecką o ochronę i pomoc (*Schutz und Hilfe*), a następnie « zgodnie z żywotnym interesem Litwy, który wymaga wyzwalenia Litwy z rąk niemieckich, w imię ni więcej, tylko « wieczysty i silny związek państwa litewskiego z Cesarstwem Niemieckim, wyrażający się w związku wojskowym, komunikacyjnym oraz we wspólności celnej i monetarnej » (*ein ewiges, festes Bundesverhältniss des litauischen Staates mit dem Deutschen Reich, das seine Verwirklichung vornehmlich in einer militärischen, einer Verkehrskonvention, Zoll- und Münzgemeinschaft finden soll*).

Kancelarz odpowiedział łaskawie. Oświadczył, że Niemcy uznały Litwę jako « wolne i niezależne państwo », ale przytem nie tylko powtórzył delegatowi wszystkie zobowiązania, które *Taryba* podpisała, lecz nadto dodał znamienne oświadczenie: oto warunkiem, założeniem tego uznania

« jest udział Litwy we wszystkich ciężarach wojennych Niemiec, gdyż one przyczyniły się do jej oswobodzenia (dass Litauen an den Kriegslasten Deutschlands, die auch seinen Befreiung dienen, teilnehmen wird) ».

W rozmowie z dziennikarzami niemieckimi delegaci oświadczyli, że duchowieństwo litewskie proponuje na króla ks. von Urach'a, jako katolika. Oczywiście, księża litewscy sami nie znaleźli swego Wieda; został on im podsunięty przez rząd niemiecki. Co do granic, to mają one pozostać jak były od strony Kurlandji i Prus; tak więc wielka liczba Litwinów pozostanie « Prusakami mówiącymi po litewsku ». Od strony Rosji granica może jeszcze ulec zmianie, gdyż za linią, nakreśloną w Brześciu, « znajdują się jeszcze gminy czysto litewskie ». Z Ukrainą Litwini spodziewają się żyć w najlepszych stosunkach. Natomiast względem Polski, której granice z Litwą nie są jeszcze ustalone, Litwini są nieprzejednani: o oddaniu Polsce Białegostoku, Grodna i całej czysto polskiej części Grodzieńskiej nie chcą słuchać; o Wilnie oczywiście tym bardziej.

Tak więc stwierdzamy raz jeszcze jednolitą, konsekwentną, nieubłaganą linię polityki niemieckiej względem Polski i tych żywiołów, które historycznie i kulturalnie ku Polsce ciążą. Albo Prusy, albo Polska! Ten dylemat Niemcy sformułowali oddawna, wchodzą on do abecadła polityki niemieckiej. A nasi t. zw. « aktywiści » łudzą się naiwnie, że da się to Niemcom wyswadować, że Niemcy dadzą się wziąć na jakiś « kawal »!

Szczęściem, stan rzeczy wytwarzany przez Niemców na wschodzie, nie jest ostateczny. Zdecyduje o tym zwycięstwo Zachodu. A pokrzepiającym jest także stwierdzenie, że zaprzędanie Litwy w niewolę niemiecką przez *Tarybę* nie decyduje o stanowisku całego społeczeństwa litewskiego. Trzeba pamiętać, że reprezentacja Litwy została odpowiednio « dobrana », jak i we Flandrii, Kurlandji, lub na Ukrainie, jak *mutatis mutandis* Rada Stanu w Królestwie... Ci « politycy » świeżej daty są to ludzie albo poczcziwi ale naiwni, albo ograniczeni, często zaślepieni niechęcią do Polaków, a niewątpliwie — występuje to we wszystkich krajach przecie — są między nimi ludzie wprost Niemcom oddani. Jednak i w tak dobranej *Tarybie*, podniosła się zacięta opozycja przeciwko « wieczystemu i ścisłemu » związaniu z Rzeszą; pisma niemieckie musiały to przyznać. Nadto poza *Tarybą* istnieje wśród Litwinów na Litwie prąd prawdziwie niepodległościowy. A nadto dochodzą nas trzeźwe głosy litewskie z Ameryki. Oto np. czytamy w rezolucji, uchwalonej d. 3 marca w Chicago przez Litwinów osiadłych w Stanach Zjednoczonych, ustępy następujące:

1° *Taryba* litewska nie jest wyrazicielem woli narodu litewskiego, a w decydowaniu o przyszłości Litwy, pogwałcono prawa narodu litewskiego do rozporządzania swoim losem.

2° Biskup kowieński Karewicz, który poza plecami narodu poszedł rokować z rządem niemieckim o stworzenie « chrześcijańsko-konserwatywnej monarchji na Litwie », postąpił jako zdrajca litewskiej wolności.

3° Ci z pośród amerykańsko-litewskich kleryków i reakcjonistów, którzy pochwalają zdradę, spełnioną przez biskupa Karewicza, służą sprawie wrogów wolności litewskiej.

4° Litewscy robotnicy w Ameryce nic nie mają wspólnego z naśladowcami kajera i Karewicza w tym kraju, a występować będą przeciwko nim, jako wrogom.

Interesy żywotne Litwy dziś, jak przed pięciuset laty, wymagają unji z Polską na odwiecznej zasadzie « wolni z wolnymi, równi z równymi » dla wspólnej pracy i wspólnej walki

przeciwno wspólnemu wrogowi. Polska nie była, nie może być, nie chce i nie będzie wrogiem Litwy. Wierzmy, że wszyscy Litwini to rozumieją i że intryga niemiecka, zarówno przeciw Polsce, jak Litwie wymierzona, zawiedzie, jak zawiodła w czasach Jagiełły i Witolda.

PROBA NIEMIECKIEJ ORGANIZACJI ŚWIATA

Na początku wojny, znakomity uczony niemiecki Ostwald wyjaśnił, z godną uznania szczerością, że Niemcy biją się po to by narzucić całemu światu swą niedoścignioną organizację.

Słowa te wywarły pewne wrażenie i niektórzy poważnie poczęli się zastanawiać nad tym czyby nie lepiej było starej, skolataniej Europie, gdyby uległa dobrowolnie genialnej i sprawiedliwej organizacji niemieckiej.

Jeśli bowiem istotnie — szeptało zwątpienie — Niemcy stanowią ostatni wyraz postępu, jeśli świat, dzięki ich przewodnictwu, wyjdzie z okresu anarchii, jeśli geniusz niemiecki, zwłaszcza na wschodzie, zwłaszcza w Polsce, znękaną niewolą moskiewską, wdroży ład, rozkwit, wolność i porządek prawny, jeśli *pax germanica* jak niegdyś *pax romana* zleje kojący balsam na obolałe narody — tedy nie tylko płonnie ale i szkodliwie byłoby sprzeciwiać się tak wzniosłej, tak upragnionej misji.

Zwłaszcza — powtórzyć należy — na ziemiach polskich i litewskich, gdzie nasza kultura zachodnia często uginąć się musiała pod jarzmem bizantyjsko-mongolskim, dziwić się niemożna było, że tu i owdzie rodziło się napoty mityczne oczekiwania; jak przed stu laty z Paryża, tak dziś z Berlina wkruszyć miał « Bóg wojny, tysiącem dział zbrojny » niosąc zapowiedź nowej, błogosławionej ery.

Meliste te nadzieje zostały w r. 1918 doszczętnie rozwiane.

Istotnie, z chwilą upadku potęgi rosyjskiej, Austro-Niemcy, zwycięsko rozparte pomiędzy Bałtykiem a Morzem Czarnym, znalazły wreszcie sposobność okazania w całym blasku tych niedoścignionych zalet moralnych o których prawil prof. Ostwald. Zwłaszcza, że i teren był wyjątkowo podatny. Za wyjątkiem narodu polskiego, który posiada odwieczną i bogatą kulturę własną, a wspiera się na wspaniałych swych tradycjach państwowych, cała pstra mozaika ludów, rozrzuconych na wyżej wspomnianej przestrzeni, składa się z bekszałtnej, plastycznej masy, którą wprawne dłonie urabiać mogą dowolnie.

Gdyby istotnie, poza monumentalną fasadą militarysty pruskiego, Niemcy współczesne, za którym Austrija potulnie się wleczła, wypieściły jakowyś plan wzorowej organizacji świata, toby napewno skorzystały z tak cennej sposobności, toby pośpieszyły królewskim tym darem olśnić owe ludy znękaną, zbolale i pomne przeżytych pod panowaniem Rosji udręczeń. A wówczas, kto wie, czyby ten przykład istotnej wielkości moralnej Niemiec nie wytrącił broń z rąk ludów zachodu i nie przyspieszył końca wojny.

Tymczasem, zamiast budować wzorowy praworząd — cóż czynią Niemcy? Podejmują niedokończoną dzieło Stojłypina i Murawjewa. Zamiast kształcić, — kultura niemiecka usiłuje nieprawie ludy z któremi się styka, zamiast podnieść je na wyższy stopień rozwoju, — spycha jej podstępnie na poziom szczepów albańskich czy macedońskich. Nawet najbardziej zaślepieni dojrzej muszą jak oto Niemcy zabiegają wytrawnie, aby w Polsce i dokoła jej okrojonych granic wytworzyć rozległe Bałkany gdzieby dowoli, w myśl swoich interesów, podsycać mogły stan ciągłego wrzenia i wzniecać swary, kłótnie i wojny domowe. W tym celu polityka niemiecka obdziela jednych kosztami drugich, podburza Litwinów, Rusinów i żydów przeciwko Polakom, tych ostatnich przeciwko Moskalom, zaś wewnątrz każdego kraju kulturuje walki partyjne i wszelakie warcholstwo.

Obaczmy z jakim cynizmem popiera Berlin wielką własność ziemską w prowincjach bałtyckich, depcząc zarazem prawa rdzennej ludności łotewskiej; a tuż obok, na Litwie i na ziemi żmudzkiej, gdzie wielka własność w polskich znajduje się rękach Niemcy wchodzi w komitety z radykalnymi litwotomami; a dalej, na Rusi, ciż sami dystyngowani panowie nie brzydzą się kontaktu z najwyuzdańszą demagogią chłopską równie przeciw Polsce wymierzona.

Sumienie narodu niemieckiego nie buntuje się przeciw zbrodniczym knowaniom oligarchii wojkowej, która nie tylko nie myśli wypuścić ze

swych szponów Wielkopolski ale, nadto gotuje się do nowego zamachu na całość Królestwa pod pozorem ochrony strategicznej wschodnich kresów niemieczyny. Czyż nie jest krwawą zniewagą dla Polski, a zarazem świadomym posiewem przyszłych walk bratobójczych owo podsuwanie nam kawałka Białej Rusi, jako łatwego łupu i pozorowego zadośćuczynienia za Poznań, za Gdańsk, za Galicję i za polskie obszary śląskie?

A w Polsce samej czyż nie popiera polityka niemiecka tworzenia się 2-miljonowego « narodu żydowskiego » — podobnie jak w Belgii krzewi separatyzm flamandzki — ażeby w ten sposób, i wespół z 500.000 kolonistów niemieckich, wbić potężnego klina w ostatni i srodze ociosany pień polskości? Nie przeszkadza to zresztą agentom niemieckim szczeru lud polski na żydów jako miało miejsce we Lwowie w lutym r. b. podczas manifestacji narodowej z powodu wyłączenia Chełmszczyzny.

Jeżeli dodamy do tego świadome niszczenie przemysłu polskiego w celu wydarcia nam samostwójnych podstaw ekonomicznych, tudzież projekt zaboru Zagłębia Dąbrowskiego — wówczas jasnym się czyni każdemu kto patrzeć umie, że nowoczesna misja cywilizacyjna Niemiec sprowadza się do prastarej, a tak dobrze nam znanej taktyki krzyżackiej, co do której żadnych nie może być złudzeń.

L. BRUNN.

ROZBICIE KOŁA POLSKIEGO

Piast, organ Polskiego Stronnictwa Ludowego w Galicji, zamieszcza w swym numerze z d. 17 marca r. b. znamienny artykuł, który podajemy poniżej. Artykuł ten objaśni czytelników naszych o stosunkach panujących w Kole Polskim w Wiedniu i o ostatnim rozłamie, który zaszedł w jego łonie. Jak wiadomo najwybitniejszymi przedstawicielami Stronnictwa Ludowego (odłamu « piastowców »), bowiem są jeszcze nieliczni « stapińszczycy ») są posłowie: Witos, Rey, Bojko, Tetmajer, Kędzior, Średniawski i inni, oraz red. *Kurjera Lwowskiego*, Wysłouch.

W polityce polskiej — pisze *Piast* — zaszedł w ubiegłym tygodniu w Wiedniu zwrot, który do głębi poruszył całe społeczeństwo polskie. Pod naporem konserwatystów i demokratów, pod wpływem gróźb ze strony rządu, podzielili się nawet zwarty klub posłów ludowych podczas głosowania nad zgłoszonym przez żyda dra Grossa wnioskiem, aby Koło polskie podczas głosowania nad budżetem w Izbie posłów, wyszło za drzwi, wskutek czego zapadła uchwała, zgodna z wnioskiem dra Grossa. Skutek był ten, że podczas głosowania w Izbie posłów, Koło polskie, po złożeniu przez hr. Baworowskiego, jako wice-przewodnicę Koła, deklaracji, napisanej przez żyda, posła Loewensteina, gremjalnie opuściło salę posiedzeń parlamentu. Pozostali w niej tylko posłowie socjalistyczni, którzy natychmiast po uchwaleniu wniosku dra Grossa zgłosili swoje wystąpienie z Koła polskiego, oraz posłowie ludowi: Wincenty Myjak i Kubik, którzy głosowali przeciwko budżetowi i przeciwko nowej sześciomiljardowej pożyczce na wojnę. Posłowie Dyg i Bomba wyprowadzili przemocą posłowie demokratyczni. Dzięki temu budżet, zarówno jak uchwalenie nowej pożyczki wojennej, przeszło ogromną większością, aczkolwiek nie ulega wątpliwości, że i budżet i pożyczka, tak czy owak, byłyby przeszły. Co gorsza, o uchwale swojej prezydium Koła nie uważało za wskazane zawiadomić prezydium Klubu czeskiego i południowo-słowiańskiego, do czego było zobowiązane, wskutek czego te wałki nici, zadziergnięte dopiero między Polakami a innymi Słowianami, z stały, jak na razie, zupełnie zerwane.

W ten sposób Koło polskie uratowało państwo od katastrofy, rząd od upadku. Rząd dostał budżet, państwo pożyczkę na dalsze prowadzenie wojny — (... skonfiskowane pół wiesza...), prezydent ministrów, Seidler, otrzymał najwyższy order, jaki w państwie istnieje, *Galicja nie dostała dostojnie nic, Koło polskie zaś skompromitowało się wobec stronnictw słowiańskich i naraziło się na drwinki i kpiny ze strony Niemców*, którzy się przekonali, że Koło w takim stanie, w jakim ono się obecnie znajduje, nie jest wręcz zdolne do żadnej opozycji, że potrafi wprawdzie głośno krzyżeć, ale to krzyżenie jest tylko kiwniem palcem w bucie, bo w rezultacie Koło przyjdzie zawsze do rządowego żłóbka, choćby nawet w nim zamiast owsa były trociny, kamienie lub jeszcze coś gorszego.

Nad wytworzeniem tej sytuacji w Kole pracowali konserwatysty i żydzi. Nie mówimy o demokratkach, bo nimi rządzi żydzi i to właśnie te największe « machery » kolowe. Uciekli się oni aż do tego, że spowodowali

prośbę prezydium polskiego o audyencję u cesarza, a obawiając się, czy to naprawdę poskutkuje, wywołali *groźby ze strony rządu*, idące bardzo daleko, a więc groźbę stanu wojennego w Galicji, groźbę podziału Galicji na ukraińską i polską, ba, nawet groźbę wstrzymania wypłaty zasiłków wojskowych. Groźby te podziały na wszystkie stronnictwa istotnie opozycyjne; nie dziwnego, że oddziały i na Klub posłów ludowych, zwłaszcza na żywoły bardziej umiarkowane. Najmłodszą była groźba zamknięcia parlamentu, a tym samym rozszalenia się na nowo rządów soldateski, czego przedewszystkiem obawiali się reprezentanci ludu. To wywołało podzielenie się posłów ludowych przy głosowaniu nad wnioskiem dra Grossa w Kole.

Natychmiast prawie po uchwaleniu budżetu przyszło otrzeźwienie Socjalistów, jak już zaznaczono, wystąpili z Koła, natychmiast potem zgłosili swoje wystąpienie narodowi-demokraty. Prezydium *Polskiego Stronnictwa Ludowego* postanowiło zwołać Radę Naczelną stronnictwa i, po zasięgnięciu jej zdania, postąpić wedle jej wskazówek. Rada Naczelna oświadczy się prawdopodobnie za natychmiastowym wyjściem posłów ludowych z Koła polskiego. Tak więc w Kole pozostaną tylko konserwatysty i żydzi, oraz ich « demokratyczni » poplecznicy.

Niemia z tego, co by na dobre nie wyszło. Koło polskie w tej formie, w jakiej dotąd istniało, było właściwie instytucją, nie odpowiadającą, ani potrzebom kraju, ani dążeniom narodu. Stronnictwa, idące naprawdę po linii pragnień i dążeń narodu, miały zawsze związane ręce nietykalną solidarnością Koła, uznaną za narodową świętość. Solidarność ta była dobrą, gdy Koło walczyło w czasach pokojowych tylko o sprawy gospodarcze. Gdy burzliwe dzieje czasu zmioły sprawy gospodarcze z powierzchni, a wysunęły się sprawy polityczne pierwszorzędnej wagi. Koło przedstawiało obraz dwóch rzek, płynących w przeciwnych kierunkach, trzymanych jednak na uwierzy osławioną solidarnością. Musiało przychodzić do gwałcenia jednych stronnictw przez drugie. A że w tej konstrukcji Koło długo utrzymać się nie mogło, to nie ulegało wątpliwości. Ostatnie zajścia, kiedy Koło po poruszeniu całego narodu zrezygnowało na całej linii dzięki terr-owi « konserwy » i żydów, został przecięty wrzód, który dawno ropiał. Koło w najbliższym czasie przestanie istnieć jako takie, bo z chwilą, gdy w nim nie będzie ludowców, narodowych demokratów i socjalistów, nie będzie Koła polskiego.

Wreszcie zaznaczyć musimy, że zajścia ostatnie, jeśli chodzi o stronnictwo ludowe, były epizodem, który w niczem nie narusza zasadniczej linii politycznej *Polskiego Stronnictwa Ludowego*, wytkniętej przez Radę Naczelną i linii politycznej Klubu posłów ludowych.

Wystąpienie narodowych-demokratów z Koła Polskiego.

Posłowie grupy narodowo-demokratycznej wystosowali do prezydium Koła polskiego obszernie pismo, w którym oznajmiają, że « za zgodą kierujących organów stronnictwa, występują z Koła polskiego ».

Zasadnicze motywy tego kroku streszczone są w ustępie: « Decyzję tę powzięło nasze stronnictwo, którego naczelną zasadą jest idea narodowej jedności i solidarności, z tym przekonaniem, że dalsze pozostawanie nasze w Kole polskim nie da się pogodzić z obowiązkiem solidarności narodowej i z utrzymaniem tego programu narodowego, które Koło polskie i Koło sejmowe w uchwałach majowych roku zeszłego jednomyślnie przyjęły ».

Można nabyć w Administracji POLONII:

- 1) Podręcznik do nauki języka francuskiego, cena, 2 fr.; (drugie wydanie w druku).
- 2) Album Polaków w Armji Francuskiej, cena, fr.; z przesyłką, 4 fr. 50.
- 3) Francja i Polska w przestrzeni wieków, 5 fr.; z przesyłką, 5 fr. 50 (zagr. 6 fr.).
- 4) Znaczek polski z białym orłem, 3 fr. z przesyłką; zagranicą, 3 fr. 50;
- 5) Szpilka z orzełkiem, 2 fr. 50 z przesyłką; zagranicą, 3 fr.
- 6) Odkrytki narodowe polskie, różne, tuzin, 1 fr.; z przesyłką, 1 fr. 25.
- 7) La France pour la Pologne (ankieta) 4 fr.; z przesyłką, 4 fr. 50.
- 8) La Petite Encyclopédie Polonaise, 5 fr.; z przesyłką, 5 fr. 50.
- 9) La Pologne Immortelle (Art et Artistes), 3 fr. 50; z przesyłką, 4 fr.
- 10) Nalepki z orzełkiem polskim dla propagandy, 1 fr. 50 tuzin; z przesyłką, 1 fr. 65.
- 11) Podręcznik do nauki języka polskiego dla Francuzów, cena, 3 fr. 50; z przesyłką, 3 fr. 90; oprawy 5 fr.; z przesyłką, 5 fr. 40.
- 12) Trzy Psalmi i Hejnał, poezje J. RUFFERA, 1 fr.; z przesyłką, 1 fr. 15.

RADA REGENCYJNA A PAPIEZ

Rada Regencyjna wysłała, jak swego czasu donosiliśmy, adres hołdowniczy do Papieża, na który w początku stycznia nadeszła odpowiedź. Prasa warszawska podaje obecnie oba pisma, które brzmią jak następuje:

Adres Rady Regencyjnej

Ojciec Święty!

Dzięki niezbadanym wyrokom Opatrzności podczas zawieruchy wojennej, wstrząsającej całym światem, naród polski zajął swe miejsce pomiędzy wolnymi państwami świata.

Wzwołani z woli Bożej do pełnienia najwyższej władzy państwowej w zmartwychwstałej Polsce, My, członkowie Rady Regencyjnej Królestwa Polskiego, objęliśmy nasze obowiązki w dniu 27 października 1917 r. na mocy Patentu dwóch wielkich Monarchów Niemiec i Austro-Węgier.

Wobec tego uważamy sobie za najpierwszy i najświętszy obowiązek zapewnić Waszą Świątobliwość, że jako spadkobiercy niewzruszonej wierności naszych przodków dla Stolicy Apostolskiej, z całą gorliwością pielegnować będziemy tę świętą spuściznę i przekażemy ją przyszlątlonemu pokoleniom.

Oddani w zupełności Kościołowi Katolickiemu, kulturze zachodniej i dobru Narodu Polskiego, czerpiemy w tych szlachetnych źródłach myśli kierownicze i siły twórcze i dożyjemy wszelkich wysiłków, aby zapewnić szczęście naszemu narodowi i dopomóc ku utrwaleniu przyszłego wszechświatowego pokoju.

Ojciec Święty! Przyjmując to wielkie i tak ciężkie brzemie, pominij na naszą pełną chwałę przeszłość i pełni cześć synowie Kościoła zwracamy wzrok nasz ku Waszej Świątobliwości, błagając u Jego stóp dla siebie i dla całego Narodu Polskiego o łaskę najwyższą Jego Apostolskiego Błogosławieństwa.

† ALEKSANDER KAKOWSKI, Arcybiskup Warszawski.

— JÓZEF OSTROWSKI — Ks. ZDZISŁAW LUBOMIRSKI.

Warszawa, 29, października 1917.

Odpowiedź Benedykta XV.

Cześćdostojnemu Bratu

Aleksandrowi i Zdzisławowi Lubomirskiemu;

Drogi Synom:

Józefowi Ostrowskiemu i Zdzisławowi Lubomirskiemu, Trzem Mężom rządzącym Królestwem Polskim, Benedykt XV Papież.

Drodzy synowie, wysoce dostojni i czcigodni Mężowie, pozdrowienie i błogosławieństwo Apostolskie!

W nader chwalebny, a godny przodków Waszych sposób postąpiliście sobie, gdy w początkach odradzającej się Polski za najpilniejszą rzecz przytuliście wspólne Wam z ogółem Narodu uczucia przywiązania ku Stolicy Apostolskiej wyrazić w wysoce uprzejmym, a świeżo nam doręczonym piśmie. Wiadomo to powszechnie, że Polacy, w gorącym kultu dla wiary katolickiej, jako szczególne tegoż znamię, zachowywali zawsze ścisłą łączność z Papieżem, jaki zaś stąd na nich spłynął blask chwały i cywilizacji, dowodzą tego świetne czyny z przeszłości. To też bardzo chętnie i zyczliwie przyjmujemy wynurzenia tej cześci i miłości, wzamian zaś tego Wam przed wszystkim innym życzymy, czego każdy dobrze myślący człowiek pragnie: aby najszlachetniejszy Naród Polski, wraz z możliwością samoistnego rządzenia się, odzyskał też za pomocą Boga, dawną pomyślność i chwałę. Nie przestaniemy Boga błagać, aby nad państwem tym rozciągnął dłoń miłosierdzia i opieki. Darów też niebieskich zadatkami i Naszej Ojcowskiej zyczliwości, dowodem niech będzie błogosławieństwo Apostolskie, którego Wam, drodzy synowie i najdostojniejsi Mężowie, oraz całej Polsce miłościwie udzielamy.

Dan w Rzymie, u św. Piotra, dn. 7. stycznia 1918 r. Pontyfikatu naszego roku czwartego.

BENEDYKT XV.

NOWOŚCI WYDAWNICZE

— **Dzień Polski w Sorbonie.** — Wydawnictwo Związku Narodowego Polskiego we Francji; (31, Boulevard des Italiens). Paryż, 1917.

Broszurka ta ukazała się już kilka tygodni temu. Zawiera ona polskie tłumaczenia mów wygłoszonych przez pp. Pichon'a, Leygues'a, Bracke'a i Cochina'a podczas pamiętnego „Dnia Polskiego w Sorbonie” urządzonego przez Komitet *Effort de la France et de ses Alliés*, dnia 5 lipca 1917 r.

Słowo wstępne do broszury tej napisał p. Antoni Potocki. Wice-prezes Z. N. P. podkreśla, że „rola Francji i rola Polski w sprawach europejskiej równowagi politycznej na wschodzie i na zachodzie jest identyczna”, albowiem „każden z tych krajów wskazany jest już w dziejach, jako plac broni dla zagrożonych ludów; zachwianie

się i upadek jednego z nich pociąga wcześniej czy później katastrofę dla drugiego.”

„Przeświadczenie to — pisze dalej p. Potocki — dyktuje dziś Narodowi polskiemu jego bohaterską, zarówno z interesu jak i obowiązku wynikającą postawę w konflikcie wszechświatowym. Pragniemy, by przeświadczenie to, wyraźnie torujące sobie drogę w opinii francuskiej — stało się również punktem wyjścia odpowiedniej akcji politycznej Rządu francuskiego.”

Broszura odbita jest na pięknym papierze i przed-tawia się bardzo estetycznie. Cena jej wynosi 1 fr. Nabyć ją można w Z. N. P. (podczas zebrań towarzyskich lub listownie) a także w biurach *Polonii*.

— **Nowa Polska**, sposób rozwiązania sprawy żydowskiej w Polsce. Napisał Dr. St. Fr. Michalski. Lausanne, 1918.

Z Lozanny otrzymujemy pierwszy zeszyt dzieła dra Michalskiego, wychodzącego p. t. *Nowa Polska*. W zeszycie, tym autor traktuje o sprawie żydowskiej w Polsce i jego program polityki żydowskiej da się streścić w czterech następujących, zasadniczych punktach:

1° Utworzenie państwa żydowskiego w Palestynie.

2° Odrębna narodowość żydowska.

3° Stopniowa redukcja ludności żydowskiej w Polsce przez ustanowienie systematycznej emigracji żydów do Palestyny i innych krajów.

4° Popieranie kultury i języka hebrajskiego w Polsce i Palestynie, a przeciwdziałanie zargowaniu.

Z ZA OCEANU

— **Polityka p. Tomasza Siemiradzkiego.**

P. Tomasz Siemiradzki, jeden z „liderów” *Komitetu Obrony Narodowej* w St. Zjednoczonych (która to organizacja od pierwszych dni wojny wypowiedziała się za sojuszem Polski z państwami centralnymi) zamieszka w *Pobudce*, organie Związku Młodzieży Polskiej, skandaliczny artykuł p. t. „Stán obecny kwestji polskiej”. Sędziwy „historyk” uważa, że istnieją „trzy Polski”.

„Pierwsza z nich — pisze — to Polska historyczna, w granicach z przed roku 1772. Istnieje ona tylko w teorii co prawda, ale imię jej jest wciąż wyciągane i często nadużywane.

„Druga Polska, to Polska etnograficzna i za taką tylko oświadczył się „prezydent Wilson w orędziu do Kongresu, a więc Stany Zjednoczone i Rosja rewolucyjna. Głosów Anglii i Francji — twierdzi p. S. — m. żna śmiało nie liczyć, gdyż według najgłębszego naszego przekonania, państwa te nie mają żadnego szczerzego postanowienia dobić się o to, aby Polska etnograficzna została powołaną do życia.

„Trzecia Polska, która już istnieje i którą należy uważać za ośrodek tej Polski większej, jaką przyszłość nam przyniesie, jest Królestwo Polskie w granicach traktatu wiedeńskiego.

„Ta trzecia Polska uznana za państwo niepodległe mocarstwa centralne aktem 5-go listopada 1916 roku i o jej uwolnieniu z pod okupacji wojennej toczą się obecnie spory między Rosją i państwami centralnymi.”

Oto jeden ze zwolenników Polski małej, Polski ze wszech stron okrojonej, Polski niewolniczej Niemiec. Cóż więc dziwnego, że jego proza mało znajduje czytelników, a jego wiara jeszcze mniej wyznawców? Wypisywanie podobnych rzeczy jest wprost zbrodnice w chwili dzisiejszej, kiedy cały naród chce wolności i całości swej ojczyzny, kiedy walczy o nią z tak podziwu godną siłą ducha.

Podajemy jeszcze dwa „kwiatki” z ogródka p. Siemiradzkiego. Oto pierwszy:

„Protest przeciw aktowi 5-go listopada ze strony pewnych Polaków z powołaniem się w dodatku na prawo międzynarodowe pozostanie na zawsze w historii jako dokument nietylko zdrady narodowej (sic!) lecz i kolosalnej, wprost zadziwiającej ignorancji.”

A oto drugi:

„Rozwiali się już nadzieje Polaków na to, że wojna przyniesie im odrazu Polskę całą, największą, Polskę historyczną. Sam naród polski okazał się niedorostym do tego najwyższego szczęścia.”

Dziwna rzecz, że pan Siemiradzki uważa się jeszcze za Polaka.

— **Dla zgody.**

W ostatnim czasach rozpoczął wychodzić w Nowym-Yorku tygodnik *Trybuna*. Jego programem jest „zgoda wśród naszych stronnictw”. „W chwili gdy Polska kona z głodu — nie czas na kłótnie partyjne” — czytamy w n. 1 *Trybuny*. Jak nam się zdaje, są jednak, ważniejsze jeszcze powody do pogodzenia się stronnictw niż głód.

A powodem tym jest niebezpieczeństwo, jakie grozi bytowi narodowemu ze strony Niemiec i ich zaborczych planów, nie mówiąc już o niepojemnej szkodzi, która wyrządzić nam mogą w obozie Koalicji zaciekle walki partyjne. Nie chodzi nam rzecz jasna o zlanie się wszystkich partii w jedną, ale o tolerancję polityczną, niezbędną dla współpracy na obronę naszych praw narodowych.

— **Polskie Stronnictwo Ludowe w Ameryce.**

W Nowym-Yorku założono ostatnimi czasy „Polskie Stronnictwo Ludowe i Gospodarczo-Przemysłowe na Wschodnie Stany Ameryki”. Ma to być organizacja pozbawiona wszelkiego zabarwienia politycznego, stojąca na gruncie „niepodległościowym”. Jej program jest niezmiernie mętny: zagadnienia gospodarcze, finansowe czy polityczne idą w parze z pustymi frazesami. Aby mieć dokładne pojęcie o charakterze rzekomego „Stronnictwa Ludowego”, wystarczy powiedzieć, iż jej duszą, jest sławetny p. Władysław Mazur, były wydawca nowojorskiego *Telegramu Codziennego*, któremu dowiedziano, że brał pieniądze z ambasady autryackiej.

W celu agitowania na rzecz „stronnictwa”, p. Mazur, którego zmuszono do ustąpienia z *Telegramu*, założył w Nowym-Yorku nowe pismo codzienne p. t. *Przegląd Codzienny*.

— **Kurs literatury polskiej.**

W uniwersytecie Columbia w Nowym-Yorku istnieje, jak wiadomo, katedra historii literatury polskiej oraz języka polskiego. Lektorem jest p. L. K. Straszewicz, syn s. p. Ludwika Straszewicza, byłego redaktora warszawskiego *Kurjera Polskiego*.

— **Wiec Polski w Buenos Ayres.**

Dowiadujemy się z *Wiadomości Polskich* że dnia 10 marca miał odbyć się ważny Wiec Polski w Buenos Ayres. Miały być na nim omawiane sprawy utworzenia *Komitetu Polskiego* w Argentynie, a także określenie stosunku tamtejszej kolonii polskiej do Armii Polskiej we Francji. Bliższych wiadomości o wiecu owym jeszcze nie otrzymaliśmy.

NEKROLOGJA

Ś. p. Tadeusz Korzon.

Dnia 8 marca zmarł w Warszawie Tadeusz Korzon, znany historyk polski. Imię jego wymawialiśmy z wielką czcią jeszcze niedawno temu, w rocznicę zgonu Tadeusza Kościuszki, albowiem z wielu cennych prac o Naczelniku, monografia Korzona była jedną z najlepszych.

Zmarły urodził się d. 29 października 1839 r. w Mińsku gubernjalnym. Gimnazjum ukończył w Mińsku, a uniwersytet w Moskwie, gdzie uprawiał studia prawnicze.

Jego zasługi są wielkie. Jego znaczenie, jako badacza przeszłości narodowej i światowej, jego ogromny zasób pracowitości i hojne szafowanie talentem dziejopisarza, jego ciągłe i czujne czuwanie nad takimi potrzebami, jak stworzenie *Wielkiej Encyklopedji Warszawskiej* — stanowią osobne tytuły do złożenia hołdu zgasłemu Przodownikowi. To też w przyszłym numerze *Polonii* podamy dłuższy artykuł o ś. p. T. Korzonie.

Ś. p. Antoni Kaczorowski.

Dnia 27 lutego zmarł nagle w Warszawie na aneuryzm serca ś. p. Antoni Kaczorowski, podsekretarz stanu w ministerstwie handlu i przemysłu, członek byłej Tymczasowej Rady Stanu. Od roku 1908 zmarły był czynny w Narodowym Związku Robotniczym, który, zerwawszy z Narodową Demokracją, zradkalizował swój program społeczny.

W r. 1917 ś. p. Kaczorowski był powołany na członka b. Tymcz. Rady Stanu. Po utworzeniu departamentów został wice-dyrektorem departamentu gospodarstwa społecznego, a p. S. i Włodzimierza Kunowskiego, objął kierownictwo departamentu pracy.

Po rozwiązaniu się Tymcz. Rady Stanu wszedł do Komisji Przejściowej. Za gabinetu Kucharskiego zajął stanowisko pod-sekretarza stanu w ministerstwie handlu i przemysłu. Po upadku pierwszego gabinetu Rady Regencyjnej powołał ś. p. Kaczorowskiego do rządu tymczasowego na kierownika ministerstwa handlu i przemysłu łącznie z ministerstwem pracy i opieki społecznej. Nagła śmierć nie pozwoliła mu zająć tego stanowiska. Na jego miejsce powołano A. Ponikowskiego.



SPRAWY WOJSK POLSKICH KORPUS MUSNICKIEGO

Organizacja Korpusu gen.
Dowbora-Muśnickiego.

Z rozmów, jakie miał współpracownik *Kurjera Warszawskiego* z członkami delegacji dowódcy Korpusu, gen. Dowbora-Muśnickiego, podaje wymienione pismo następujące szczegóły o organizacji Korpusu:

Na czele Korpusu stoi gen. Józef Dowbór-Muśnicki, naczelnikiem sztabu jest pułk. Szpręglewski, inspektorem artylerji — pułk. Malewicz. Korpus ma swoją główną kwaterę w Bobrujsku.

Korpus Polski, przed zawarciem umowy, której treść już podaliśmy (patrz № 12 *Polonii*), nie miał żadnego kontaktu z armją niemiecką na wschodzie. Dowództwo Korpusu Polskiego zwróciło się tylko za pośrednictwem radiotelegrafu do naczelnego dowództwa wojskowego niemieckiego na wschodzie z prośbą o umożliwienie swobodnego przejazdu delegacji wojskowej do Warszawy, na której czele stał s. p. pułkownik Mościcki. Delegację tę, jak już donosiliśmy, spotkał w drodze los tragiczny — została bowiem schwytana przez bolszewików. Kontakt ściślejszy z wojskiem niemieckim nastąpił dopiero przy zetknięciu się na obszarze, zajmowanym przez Korpus Polski.

Obszar, zajęty przez wojsko polskie, zamieszkuje w większości Białorusini. Stosunek ludności miejscowej do Korpusu jest obecnie poprawny.

Walki Korpusu z bolszewikami.

Z walk z bolszewikami zanotować można różne epizody. I tak Mińsk został zajęty w swoim czasie przez sześćdziesięciu żołnierzy polskich, który opanowali miasto, posiadane przez tysiące bolszewików. Tam też wzięto kasę rządową, zawierającą dziesięć milionów rubli, które służą teraz na opędzanie potrzeb wojska polskiego.

« Dowódca » 2-ej armji rosyjskiej, niejaki Berson, żyd warszawski, przybył pewnego razu do kwatery generała Muśnickiego, aby skarżyć się, że Polacy zabrali mu karabiny maszynowe. W toku rozmowy wywiązała się, wskutek agresywnego tonu p. Bersona, sprzeczka, zakończona w sposób zgola nie oczekiwany. Mianowicie dowódca armji rosyjskiej został poprostu ujęty za kołnierz i wyrzucony za drzwi, czym kontrowersja zakończyła się zupełnie.

Wogóle stanowcze postępowanie z bolszewikami okazało się, jak dotychczas, najskuteczniejszą metodą. Pewnego razu generał Muśnicki, mając interes do głównodowodzącego, chorążego Krylenki, udał się do jego kwatery w towarzystwie swego adjutanta, por. Szebeki. Krylenko siedział w wagonie carskim, w mundurze carskim, z kosałką niezbyt czystą, ale zato dobrze widzialną. Przed wagonem stał posterunek. Na zapytanie gen. Muśnickiego: « Gdzie Krylenko? », żołnierz odparł dumnie: « Tutaj niema żadnego Krylenki, jest tylko głównowierch ». Nie odpowiadając na to, zapytał gen. Muśnicki ponownie: « Gdzie Krylenko? » i odepchnął go. Żołnierz, wszedł do wagonu, gdzie odbyła się krótka rozmowa.

Dodać trzeba, że wiadomość o wzięciu Krylenki do niewoli, była fałszywą. Rozpuściła ją petersburska Agencja Telegraficzna, którą kieruje Sobelsohn-Radek, w celach bardzo przejrzystych.

Bolszewicy ogłosili, jak wiadomo, Korpus Polski za wyjęty z pod prawa. Polacy musieli odwzajemnić się im w ten sam sposób. To też za każde powieszenie żołnierza Polaka przez bolszewików, następują ze strony Korpusu Polskiego represalia przy pierwszej sposobności. Bolszewicy schwytanych Polaków męczą w okrutny sposób. Por. Wańkowicz, skazany przez nich na rozstrzelanie, był trzymany na cmentarzu na mrozie, bez mundurów i bez butów przez kilka godzin. Przypadek zrzędził, że przechodzili tamtędy żołnierze polscy z większym oddziałem, który skazanego na śmierć okrutną oswobodził.

Walki z bandami bolszewickimi rozpoczęły się w początkach stycznia i trwały w ciągu dwu miesięcy. Najważniejsze potyczki odbyły się pod Bobrujskiem, Witebskiem, Jelnia, Orszą, Uszą, Osipowiczami, Rohaczewem, Toszyczami i Żłobinem; poatem stoczono szereg mniejszych utarczek. W walkach tych Korpus poniósł straty niewielkie; znacznie więcej ludzi zginęło w bandach bolszewickich. Największe straty w Korpusie poniósł pułk płaty pod Uszą: na pułk ten, jadący koleją, bolszewicy urządzili zasadzkę przez wykołajenie pociągu, który następnie gęsto ostrzeliwali.

Korpus Polski często również spieszył z pomocą w obronie mienia i życia obywateli Polaków i uchodźców polskich, ustawicznie terrorizowanych przez bandy bolszewickie.

ARMJA POLSKA WE FRANCJI

Rekrutacja w Anglii.

Pan Tadeusz Garszyński, który w towarzystwie porucznika Jana Rozena, przedstawiciela Misji Wojskowej Fr.-Polskiej w Anglii, odwiedził Liverpool, Manchester i Glasgow, tak opisuje swoje wrażenia w londyńskim *Tygodniku Polskim*:

W Liverpoolu kolonia polska jest stosunkowo nieliczna, to też niewiele można tam było zdziałać. O wiele lepiej natomiast sprawa przedstawia się w Manchesterze. Dzięki energicznemu zabiegom ks. A. Foltina, proboszcza, Polaka śląskiego, parafja jego, licząca 1.200 dusz, przedstawia się bardzo dobrze. Potrafił on skupić koło kościoła i misji nietylko Polaków, lecz Litwinów i Rusinów. Na nasze przybycie zorganizował zebranie, na które stawilo się jakieś sto osób. Zainteresowanie armją było widoczne i z przemówień szczególnie odznaczyło się przemówienie p. Wisniewskiego. Z Manchesteru udaliśmy się do Glasgow. W Glasgowie i najbliższych okolicach przebywa blisko 6.000 osób: Polaków, Litwinów i Rusinów, z nich jednak jakieś 1.000 wyjechało w czasie wojny do Rosji. Z tych znowu co pozostali, znaczny procent pracuje w kopalniach i podpada pod kategorię *indispensable*. Tym niemniej są dani, że wielu znajduje się takich, którzy zasilają kadry nasze we Francji. Lord Provost, prezydent m. Glasgow, przyjął nas nadzwyczaj serdecznie. Szczególne jednak uznanie pragnąłmy wyrazić inżynierowi Rudzińskiemu. Energiczny ten Polak, który własnej pracy zawdzięcza samodzielne stanowisko, okazał nam dużo pomocy i uprzejmości.

Ruch wojskowy polski w Brazylii.

Polski Komitet Centralny w Brazylii wyłonił ze swego grona *Komisję Wojskową*, która zajmuje się energicznie rekrutacją do Armji Polskiej. I-szy oddział ochotników został już sformowany i znajduje się obecnie we Francji. Od dnia 1-go lutego rozpoczęła się koncentracja II-go oddziału w obozie polskim w Bakaszerzy (Parana). Komendantem obozu jest p. J. Malinowski. Delegatem Misji Wojskowej Fr.-Polskiej na Brazylię jest, jak wiadomo, por. Henryk Abezynski.

Z powodu rozpoczęcia rekrutacji do Armji Polskiej, *Polski Komitet Centralny* ogłosił odezwę, w której podajemy następujący ustęp:

Chcecież Polacy, by Wam kiedykolwiek powiedziano, że nie było Was tam, gdzie o przyszłość Waszej drogiej Ojczyzny chodziło? Chcecież przynieść zadowolenie tym sprzedawcykom, którzy zarządzenia Hindenburga i Beselera za święte uważając, pragnęliby wszystkich prawych Polaków od spełnienia ich najważniejszego dzisiaj obowiązku odciągnąć? Chcecież gnuśnieć na obcej ziemi miast szukać chwały w walce z odwiecznym wrogiem Polski, z wrogiem całej demokratycznej i wolności miłującej Europy? Rumieńcem wstydu musiałby spłonąć oblicze Wasze, gdyby Wam powiedziano, że Anglicy, Francuzi i yankesi więcej się o Polskę niżeli Wy sami troszczyli! Ale tego obawiać się nie należy, obawiać się nie wolno. Duch Polski, ten wielki Duch nieśmiertelny żyje i stanowi źródło natchnienia dla szlachetnych rzesz, których szpik nie został jeszcze jadem niemieckim zatruty.

Rekrutacja do Armji Polskiej a mówcy.

Pod powyższym tytułem *Kurjer Polski* (Milwaukee) z dnia 1 marca podaje kilka uwag nie pobawionych słuszności:

Rodacy nasi w Europie nie rozumieją tej ważnej i znamiennej cechy społeczeństwa polskiego w Stanach Zjednoczonych, iż zanim ono coś zrobi, musi najpierw rzecz tę doskonale i szczegółowo przedyskutować. Mamy w Ameryce wolność słowa i korzystamy z niego. Musieliśmy milczeć, gdyśmy byli w kraju i cierpieli ze strony naszych wrogów. Za to w wolnej Ameryce możemy się nagadać do woli i za wszystkie czasy.

Niektórzy rodacy z Europy dziwili się, że do propagandy rekrutacji do Armji Polskiej, potrzeba tak wielką liczbę mów patriotycznych wygłaszać, aby coś zrobić. Czemu nie? Mowa nie nie kosztuje, a jeżeli rezultat jest z niej dobry, to dlaczego ją ganić.

Bracia nasi we Francji zrobili tę omyłkę, że nas nie postarali się zrozumieć, zanim agitację za Armją Polską między nami rozpoczęli.

Nie powinni się gorszyć tym, że do Polaków w Ameryce trzeba tyle mów wygłaszać, ale przeciwnie powinni wysyskać ten doskonały i najbardziej skuteczny w naszych polsko-amerykańskich stosunkach środek agitacyjny za werbowaniem większych zastępów ochotników do Armji Polskiej we Francji.

Innymi słowy mówiąc, potrzeba nam jest do rekrutacji mówców, wojskowych Polaków z Francji, nie dlatego żebyśmy naszych miejscowych dobrych mówców nie mieli, ale dlatego, że nasi mówcy słyszani już byli setki razy i że nie są oni w możności obudzić takiego zainteresowania i takiego entuzjazmu, jak to nawet o wiele słabszy mówca z wojska polskiego we Francji może zrobić. Tacy mówcy wojskowi z Armji Polskiej we Francji zrobiliby w sprawie rekrutacji do tej Armji w Ameryce w jednym miesiącu więcej, aniżeli nasi polsko-amerykańscy mówcy zdolni są zrobić w pół roku. Wszak jest funduszy dosyć, czemu tego pola nie wykorzystać?

MALARSTWO POLSKIE

Album, zawierające 50 pięknych reprodukcji kolorowych dzieł najlepszych współczesnych malarzów naszych, wykonanych w drukarni artystycznej p. I. Lapińskiego, jest do nabycia w *Polonii*. Kolekcja, z tekstem objaśniającym i wstępem (po polsku i po francusku) pióra T. Jaroszyńskiego, kosztuje **franków 110**.

WIELKA MANIFESTACJA POLSKO-AMERYKAŃSKA W CHICAGO

W niedzielę, dnia 3 marca r. b. odbyła się w Chicago ważna manifestacja polityczna na cześć Polski. Jej urządzeniem zajęła się, wraz z towarzystwami polskimi, jedna z najpotężniejszych organizacji amerykańskich: *National Security League* (Liga Narodowa Bezpieczeństwa). Był to dzień historyczny. Pragnąc złożyć hołd narodowi polskiemu, *National Security League*, która organizowała przyjęcia wszystkich misji państw Koalicji, przyjęła dnia tego mistrza Ignacego J. Paderewskiego, członka *Komiteu Narodowego Polskiego*, oraz oficerów drugiej delegacji Armji Polskiej we Francji z majorem J. Kozłowskim, kap. Henrykiem Wagnerem, kap. Grodzkim, i por. Stanisławem A. Poniatowskim na czele.

Piękna pogoda przez cały dzień sprzyjała manifestacji. To też pochód wypadł nadzwyczaj imponujący. Była w nim reprezentowana każda parafja i dzielnica polska w Chicago. Były liczne towarzystwa parafjalne, narodowe, gniazda sokole, towarzystwa wojskowe itp. Widok długiego pochodu z setkami sztandarów, w którym naprzemian kroczyły towarzystwa cywilne z odznakami i towarzystwa umundurowane, przy dźwiękach kapel, był okazały.

Po pochodzie odbył się wielki wiec w sali Coliseum, urządzony przez *National Security League*. Sala była przepełniona. Powszechnie wyrażano opinię, że tylko przyjęcie oficjalnej misji francuskiej z gen. Joffre'm i b. premierem. Viviani'm na czele, było okazalsze.

Na wiecu w Coliseum przemawiali reprezentanci społeczeństwa amerykańskiego i polskiego.

Po odczytaniu podniosłej inwokacji przez ks. Zapałę, sekretarza generalnego Zjed. Kapł. Polskich, wygłosił mowę powitalną sędzia Jacob Dickinson. Po nim przemawiał p. Clarence Darrow, wybitny adwokat chicagoski i mówca o wielkiej sławie. Przemawiał także po angielsku p. Paderewski, który wyłożył słuchaczom zasady polityki polskiej podczas wojny.

Przemawiali jeszcze: Major Józef Kozłowski, w imieniu Misji Wojskowej Armji Polskiej we Francji (po francusku i po polsku); porucznik Vladimir Skobla w imieniu Armji Serbskiej (po

serbsku: p. J. J. Zmrhal w imieniu *Czeskiego Związku Narodów* (po angielsku); Dr. A. A. Biankini w imieniu Słowian południowych (po chorwacku); p. T. M. Hełński w imieniu polskich organizacji, *Wydziału Narodowego* i Polskiej Komitety Wojskowej (po polsku).

Następnie pan Jan Smulski odczytał depeszę rezolucyjną wiecu, wysłaną do prezydenta Woodrow'a Wilson'a, w której podacy nasi, stwierdzili, że niezachwiana lojalność swą do St. Zjednoczonych, proszą prezydenta o wydzielanie żołnierzy polskich, ni-władających językiem angielskim z Armji Amerykańskiej do Armji Polskiej. Depesza ta brzmi:

Do Prezydenta Woodrow'a Wilsona:

Polacy w Chicago zebrałi się w dniu dzisiejszym pod auspicjami *National Security League* w wielkim masowym wiecu, przepelniając uczestnikami po brzegi olbrzymie Coliseum. Przybyli oni, aby uczcić Ignacego Jana Paderewskiego, uznanego reprezentanta *Komitetu Narodowego Polskiego* w Paryżu i powitać misję Armji Polskiej we Francji. My, przedstawiciele wychodźstwa polskiego w Stanach Zjednoczonych pragniemy wyrazić Panu, jako wielkiemu liderowi potężnego Narodu zaangażowanego w światowym konflikcie głęboką i szczerą naszą lojalność.

Stany Zjednoczone ofiarowały gościnność nam i dzieciom naszym. Sercan nasze znalazły tu fundament pokoju i ufność w siebie. Znaleźliśmy równość w życiu, zdobyliśmy powodzenie na materialnej drodze.

Od Ciebie, Panie Prezydencie, otrzymaliśmy to ogromne duchowe poparcie, że uznasz narodowość, z którą krew i sentyment nas łączy, proklamując zasadę odbudowania Zjednoczonej i Niepodległej Polski z przystępem do morza i z tym zapewnieniem, że pokój może przyjść do skutku jedynie na zasadzie sprawiedliwości dla wszystkich narodów.

Z całego serca dziękujemy Panu, Panie Prezydencie, za pańskie orędzie z dnia 22 stycznia 1917 r., które zlało miłeczenie świata w sprawie nadziei polskich, za zgodzenie się Twoje i zezwolenie na rekrutację do Armji Polskiej z dnia 6 paźdz. 1917 r.; za uznanie ze strony Rządu amerykańskiego, w listopadzie ubiegłego roku, *Komitetu Narodowego Polskiego*; za ofiarowanie fortu Niagara, wojskowej stacji Stanów Zjednoczonych, na pomieszczenia i miejsce ćwiczeń dla rekrutów Armji Polskiej; za przyznanie prawa *Komitetowi Narodowemu Polskiemu* wystawiania poswadczeń przynależności polskiej; — za to wszystko z serca Ci dziękujemy.

Nasza młodzież zapisała się ochotnie do służby pod flagę Stanów Zjednoczonych; gotowa ją podnieść i bronić — żadna sposobności do walki ze wspólnym nieprzy-

jacielem, oraz odwiecznym wrogiem i ciemiężcą kraju macierzystego.

Ze względu na naszą ambicję służenia na rozległyszim polu i z większą energją w sprawie poparcia Waszego ramienia i dążeń naszego kraju, postanowiliśmy dziś solennie zwrócić się do Pana, Panie Prezydencie z prośbą, **byś pozwolił przenieść ni-władających angielskim językiem rekrutów polskiego pochodzenia z Armji amerykańskiej do Armji polskiej.** Otrzymaliśmy informację, że w obozach przebywają tysiące Polaków, którzy z powodu trudności językowych mogą być wyćwiczeni przy znacznej stracie czasu. Pewna ich część była nawet odrzucona ze względu na to, że są poddanyimi Niemiec i Austrii, i że automatycznie podpadają pod klasy „nieprzyjacielskich cudzoziemców”. Lojalność tych rekrutów nie ulega żadnej wątpliwości, a przeto, przez takie ich przeniesienie, przedstawiać oni będą więcej wydajną siłę w boju światowym. Odczuwamy też, że krok ten będzie mieć poważny wpływ na ludność w pobliżu wschodniego terenu wojny.

Opierając się na naszych rzetelnych zamiarach i spragnieni osiągnięcia najwyższego dobra na tej ziemi — wolności, rozumiejąc doniosłość największej wydajności sił walczących, z najgłębszą czcią przedkładamy Ci, Panie Prezydencie, tę prośbę, przeświadczeni, że śpieszne jej załatwienie przyniesie wybitne i korzystne rezultaty.

Zapewniamy Pana o mocnym naszym postanowieniu wzmocnienia we wszystkich kierunkach Pańskich zabiegów około skutecznego prowadzenia wojny, dopóki świat nie zostanie zabezpieczony dla demokracji.

Postanawiamy, iż przewodniczący zebrania ma być uproszony do przedstawienia tych naszych uczuć i prośb prezydentowi Wilsonowi.

Wieczorem tegoż dnia odbył się olbrzymi bankiet w salach hotelu Morrison. Przeszło 1.200 osób zasiadło do stołów. Na przyjęciu tym byli obecni przedstawiciele wszystkich sfer, wszystkich odłamów i frakcji Polonii chicagowskiej. Było to zgromadzenie ogólnopolskie.

Po spożyciu potraw wygłoszono kilka mów. Zagał p. J. W. Thomas, wice-prezes *National Security League*. Przemawiali potem: p. J. F. Smulski (w języku angielskim), który odczytał kilka telegramów i zapowiedział list od sekretarza wojny Bakera, który się spóźnił w przesyłce pocztowej; p. Leonard A. Busby, prezes *Chicago Surface Lines*; kapitan Jan H. Wagner (w języku polskim); p. J. R. Pallandech w imieniu Serbów (w języku angielskim); p. V. A. Geringer w imieniu Czechów (w języku angielskim); dr. Sinko Sinkowicz (w języku angielskim); oraz ponownie p. Ignacy Paderewski (w języku angielskim).

Z pięknej mowy mistrza Paderewskiego w hotelu Morrison podajemy, z powodu braku miejsca, tylko ustęp końcowy. Zwracając się do obecnych na sali Amerykanów, p. Paderewski mówił:

Nawet sam Bóg wzywa czasami ludzi czystego umysłu, silnego serca i dobrej woli, zapraszając ich do współpracy z nim w imię Jego wszechmocy. Wy właśnie jesteście silnego serca, czystej myśli i dobrej woli. Wście się tu zebrali najwybitniejsi, najbardziej dystygowani obywatele w tym olbrzymim, gościnnym i szlachetnym grodzie. Wście przywódcami opinii publicznej, wście przedstawicielami, oraz najbardziej czynnymi i zdolnymi członkami wspaniałej, narodowej i patriotycznej organizacji amerykańskiej. Do Was, Szanowni Panowie z *National Security League*, apelujemy dzisiaj z wiarą i respektem i prosimy Was gorąco, abyście podtrzymali tę wojnę do zwycięskiego końca; podtrzymali jej cele, jak one zostały określone przez waszeg. szlachetnego wodza, którego wszystkie narody sojusznice uznają dziś jako swego moralnego przywódcę.

Doktryny Wilsona — to *Magna Charta* ludzkości. Od 1845 lat, ani jeden człowiek na tej ziemi nie wypowiedział tak pięknych słów. Będą one zaszczytem dla Waszych wnuków i prawnuków; są one Wasze własne, gdyż leżą one na dnie Waszego serca, w głębi Waszej duszy, ponieważ wzięte są z bogatej, zycznej i szlachetnej roli, na której życie, z tej sławnej roli, która kryje prochy Waszych wielkich mężów, fundatorów Waszej sławy, wielkości i szlachetności.

To też w interesie wszystkich ucisnionych narodów, w interesie wszystkich przyjaciół, którzy powierzyli mi misję bardzo pochlebną przemawiania w ich imieniu, odzywam się do Was o pomoc. Pomóżcie nam wszystkim, pomóżcie Polsce, pomóżcie Litwinom, Czechom, Morawianom, pomóżcie Sławni, Serbji, Chorwacji, pomóżcie umęczonej Armenii (*okłaski*). Pomóżcie narodowi żydowskiemu, temu wysoce kulturalnemu narodowi, do odzyskania jego duchowego dziedzictwa — pomóżcie im wszystkim. Gdy ten największy cel zostanie osiągnięty, sami zyskacie na tym i przekazacie w najdroższym i godnym zaszczytu dziedzictwie przyszłym pokoleniom promienną sławę dobroczyńców ludzkości. Szekspir powiada, że „silne przyczyny wymagają wielkiej akcji”. Podejmcie ją! Gdy wy powiecie „Tak!”, krocie nie powiedzą „Nie!” (*Huragah okłasków*).

Prasa miejscowa zamieściła długie i bardzo sympatyczne sprawozdania z uroczystości. „This is Poland's day — the day of the new Polish nation...” — pisała chicagowska *Tribune*.

Dzień ten był wistocie wielki dla sprawy polskiej. Znaczenie jego jest analogiczne z doniosłością pamiętnego Dnia Polskiego w Soborze paryskiej, który miał miejsce d. 5 lipca 1917 r.

ODCINEK POLONII z DNIA 6 KWIETNIA 1918 R.

ODWRÓT ROSYJSKI Z POLSKI W LECIE 1915 R.

(Przez naocznego świadka).

II

Odwrót rosyjski z Polski w lecie 1915 r., ta operacja wprost niezrozumiała nie tylko dla laików, ale nawet dla generałów i sztabowców armji centralnych, o ile ci nie byli wtajemniczeni w pewne zakulisowe premisy, dziś jeszcze przedstawia się jako historyczna zagadka. Rewelacje Trockiego wyjaśniają wiele kwestji o doniosłości nieraz decydującej o losach toczącej się wojny, ale odwrótu rosyjskiego z Polski nie poruszają. Być może, że bliższe wyjaśnienie prawdziwych powodów tego manewru nie byłoby na rękę Niemcom, więc ich pan Trocki nie publikuje.

W tych warunkach nie od rzeczy będzie skreślić tu pobieżnie wrażenia, jakie ten odwrót wywarł na jednostkach wtajemniczonych przez służbę przy sztabie armji atakującej, we wszystkie szczegóły operacyjne tego olbrzymiego manewru, a niewtajemniczonych w zakulisowe *arrangement* tego odwrótu. Tymbardziej, że odwrót ten jest bodaj czy nie najdonioślejszym faktem w dziejach Polski porzoborowej: zakończył on bowiem dzieło ciągłego stałego zajmowania Polski, dzieło rozpoczęte przez Fryderyka II i Katarzynę II, a prowadzone przez półtora wieku z żelazną konsekwencją przez dwie najpotężniejsze dynastje niemieckie, Hohenzollernów i Romanowych (Holsteinów-Gottorpów).

Ale mimo tej wiekowej, niewzruszonej przyjaźni, skutecznego wzajemnego pomagania sobie w gnębieniu Polski, Berlin z zupełną świadomości-

cią i iście pruską dokładnością przygotowywał się do przyszłej wojny z Rosją, wojny, która mu miała przynieść zawładnięcie Wschodu Europejskiego, a przez to i hegemonję nad światem. Różnica między Berlinem a Petersburgiem w kwestji polskiej była zasadnicza i musiała doprowadzić do zbrojnego porachunku: Petersburg uważał Polskę jako wieczysty teren eksploatacji dla swoich czynowników; Berlin, przeciwnie, rozumiejąc, że prawdziwa światowa potęga Prus wymaga terenów, a tymi dla dalszego rozwoju prusactwa ma być Powiśle, tak jak jego kolebka były również słowiańskie brzegi Odry i Łaby, dozwalał na rosyjskie eksploataowanie Polski tylko tak długo, jak długo sam nie miał jeszcze dostatecznych sił dla zajęcia całej Polski. Ale, że do tego prędzej czy później przyjdzie, z tym liczone było w Berlinie napewno. Teren przygotowywano naturalnie w pierwszej linii w Petersburgu, gdzie wpływy niemieckie potrafiły podporządkować swojej woli nie tylko sfery biurokratyczne, ale i sztab generalny rosyjski. Nigdzie to przygotowywanie dla ułatwienia przyszłej kampanji rosyjsko-niemieckiej nie prowadzono na tak wielką skalę jak w Polsce, gdzie się miał rozstrzygnąć bój ostateczny między Rosją a Niemcami o władzę nad Wschodem Europy. Podczas kiedy Polakowi z Poznania albo z Galicji nie wolno było nabywać gruntów w Królestwie Polskim nawet w drodze spadku, koloniści niemieccy skupowali za pieniądze dostarczane przez sztab generalny niemiecki wszystkie tereny dokoła fortec nadwiślańskich, i wółyńskich oraz w miejscowościach, gdzie dziwnym zbiegiem okoliczności stoczono były decydujące bitwy w kampanji 1914-1915 roku (np.: okolice Modlina, Dębłina, Równa, Łodzi, etc.). A że plany fortec nadwiślańskich są wraz z wszystkimi szczegółami, dotyczącymi uzbrojenia w ręka niemieckich, że w Polsce Niemcy są lepiej przygotowani do walki niż Rosja, w to wierzył każdy żołnierz rosyjski, każdy oficer i generał więcej, niż w to, że mu w danym razie własna intenden-

tura dostarczy na czas butów, chleba i amunicji.

Tylko nie przypuszczano w Petersburgu nigdy, by Prusy miały kiedykolwiek na serio zamiar odebrać Rosji i zatrzymać dla siebie sztucznie w tym celu przez Pchwegę «zażydzoną» Polskę. Nie przypuszczano tam, by Rosja w przyszłej wojnie mogła coś terytorjalnie stracić; a materialnie «sfery» petersburskie mogły na niej tylko grubo zarobić, jak zarobiły na wojnie japońskiej. W tych warunkach nie było powodu, żeby «sfery» petersburskie, zgargrenowane pod względem narodowym, — bo były wszystkie na żołdzie niemieckim, — miały unikać przyszłej wojny. Ale prócz tych materialnych momentów były i inne, ideowe, które pchały do wojny, przynajmniej do tego stopnia, że Berlin dziś jeszcze może zasłaniać się nimi, jako właściwymi powodami wojny. Tak np. prawosławne i panslawistyczne koła pod kierunkiem biskupa Eulofiusza i hrabiego Włodzimierza Bobrińskiego robiły gorliwą propagandę w kierunku «oswobodzenia» ucisnionych braci w Galicji: sfery oficerskie natomiast parły do wojny, któraaby miała okryć nowym blaskiem mocno nadwyreżony pod Mugdenem i Laojanem honor armji rosyjskiej.

Ale ta wojna nie miała, broń Boże, przynieść w niczym uszczerbku militaryzmowi pruskiemu; przeciwnie: miała ona wykazać światu «*ad oculos*» wyższość systemu opartego na hegemonji militarnej nad systemem parlamentarnym. W krótkiej, «wesołej» wojnie, miały według sekretnych planów berlińsko-petersburskich, Prusy «przetrzeć» Francję, a Rosja — Austrię. W ten sposób byłaby Rosja uwolniona od konieczności dalszego kokietywania francuskiego parlamentaryzmu i mogłaby spokojnie dalej materialnie eksploatować swoją bogatą sojuszniczkę; a Prusy mogłyby roztoczyć bezgraniczną «opiekę» nad pobitą Austrią i rządzić w niej do woli.

(D. c. n.)

WŁADYSŁAW GETTLICH.

NOWINY Z KOLONJI POLSKICH W ROSJI I NA UKRAINIE

Bratnie Dusze.

Wiadomo, że wolnością ruchów i ułatwieniami w podróżowaniu cieszą się pod rządami austriacko-niemieckimi tylko « nowembryści », na których uległość lub brak inteligencji państwa centralne mogą liczyć. Pośpieszył więc do Lwowa, natychmiast po zajęciu Kijowa, dziennikarz tamtejszy, p. J. Ursyn-Zamarajew, wioząc ze sobą spis członków Rady Polskiej Zjednoczenia Międzypartyjnego i najbardziej « nieprawomyślnie » jej uchwały Lwowska « c. k. demokratyczna » *« Gazeta Wieczorna »* wydrukowała zaraz spis obywateli austriackich, którzy do R.P.Z.M. należą, opatrując go w odpowiedni komentarz, na gorliwość c. k. władz austriackich obliczony. Również czarno-żółta, « demokratyczna » *« Nowa Reforma »* krakowska, pod tytułem: « Z tajemnic kancelarii carskiej », umieszcza następującą wiadomość, przywiezioną do Warszawy przez ludzi, którym wolno podróżować:

« Polacy, którzy przybyli tu z Petersburga, opowiadają, że w osobistej kancelarii carskiej znaleziono całe archiwum, dotyczące ostatnich miesięcy sprawy polskiej przed upadkiem caratu. Tajne dokumenty obciążają silnie prezesa Koła Polskiego, Harusewicza, księcia Seweryna Czetwertyńskiego, ordynata Zamoyskiego i Romana Dmowskiego. Z dokumentów wynika dalej, że do niezrealizowania manifestu wielko-książęcego przyczyniła się głównie carowa. — Znaleziono także projekt autonomii, wypracowany przez Romana Dmowskiego, a poprawiony przez hr. Wielopolskiego. Projekt przewiduje utworzenie sejmu, złożonego ze 150 członków, w tym 50 wrylistów, 50 z nominacji. General-gubernatorem miał być Rosjanin, szkolnictwo rosyjskie miało pozostać nieuszczerplone. Projekt proponuje utworzenie polskich urzędów dworskich i innych zewnętrznych urzędów, które miały zamaskować chudą autonomię pod protektorem carskim. »

Czytelnik sam oceni prawdopodobieństwo tych « opowiadań ». Dobrze jednak opatrzyć je krótkim komentarzem. Oto od pierwszych dni rewolucji z pewnych kół polskich (niestety!) w Piotrogradzie rozpowszechniano usilnie wiadomości o tym, że znaleziono tajne dokumenty, które ustalały, że poseł Harusewicz, Z. hr. Wielopolski, p. E. Dobiecki i inni « endecy » byli współpracownikami *« Chwały »*, i że będą « w tych dniach aresztowani ». Mijały tygodnie i znów obwieszczano tajne dokumenty, na których podstawie « dziś lub jutro » nastąpią aresztowania. Jeden z « nowembryistów » (« demokratycznych » naturalnie) oświadczył nawet na zebraniu wojskowych, że specjalna komisja już zbadała te dokumenty i że pp. Harusewicz, Wielopolski i inni będą napewno uwięzieni. Jakoż wiadomo, że ci sami « Polacy » wywierali nacisk na Sowiet piotrogradzki, by zażądał uwięzienia polityków polskich, ale nawet Sowiet uznał, że żądaniom tym brak podstaw. Dopiero teraz przyszły wiadomości (niesprawdzone jeszcze) o aresztowaniu red. Zyg. Wasilewskiego i Z. hr. Wielopolskiego. Tak więc nasi « nowembryści » przez bolszewików aresztują swych własnych rodaków w Rosji, polecają ich uwadze c. k. rządu austriackiego we Lwowie, starając się wszelkimi sposobami podważyć zaufanie, jakim się cieszą w oczach społeczeństwa.

KRONIKA

Obchód rocznicy śmierci Juliusza Słowackiego.

Z okazji 68-iej rocznicy śmierci Juliusza Słowackiego (urodzonego w Krzemieńcu 23 sierpnia 1809 r., zmarłego w Paryżu d. 3 kwietnia 1849 r.), w niedzielę, d. 7 kwietnia 1918 r. na cmentarzu Montmartre (7^a division, avenue des Carrières), na mogile poety złożony zostanie wieniec i wygłoszone będą przemówienia staraniem « Polskiej Ligi Demokratycznej », « Polskiej Ligi Nauczania », « Samopomocy uczącej się inoizdziej », « Stowarzyszenia Techników Polaków w Paryżu » i « Towarzystwa Artystów Polskich ».

Początek obchodu o godz. 3 pp. bez opóźnienia. Métro i Nord-Sud : *Clichy*.

Zebranie Związku Nar. Polskiego.

W niedzielę, d. 14 kwietnia o godz. 3-iej popołudniu, odbędzie się zebranie towarzyskie Związku Narodowego Polskiego w lokalu własnym, 31, boulevard des Italiens. Goście mile będą widziani.

« Z Towarzystwa Pomocy im. Klaudji Potockiej.

Otrzymujemy sprawozdanie T-wa im. Klaudji Potockiej za rok 1917. Przychody, ze składek i darów, wyniosły 5.791 fr. 60. Wydatki: 4.833 fr. 80 w czym: starcom rozdano 2.604 fr. 20; chorym i kalekom — 1.004 fr.; rodzinom z liczną dźwiatw — 1.062 fr. 50. Koszta różne: 163 fr. 10. — Pozostało w kasie dn. 1-go stycznia 1918 r.: 957 fr. 80.

Byłoby pożądanym, aby zapomogi udzielane starcom, chorym i niemogącym pracować były trochę większe. T-wo ma nadzieję, że społeczeństwo nie odmówi mu i nadal swego poparcia.

« W Polskiej Lidze Nauczania.

W niedzielę, dnia 7 kwietnia, o godz. 10-ej rano, na zebraniu zwyczajnym Polskiej Ligi Nauczania p. Z. Czerny wygłosi odczyt o « Wykształceniu zawodowym profesorów szkół średnich we Francji », oraz panie J. Joteyko i M. Grzegorzewska mówić będą o « Belgijskich metodach początkowego nauczania ».

« Osobiste.

Dowiadujemy się, że rodak nasz, p. Alfred Lubelski, na stanowisku lekarza dyżurnego w szpitalu Saint-Louis został wyróżniony osobistym podziękowaniem p. prezydenta Rzeczypospolitej za niesienie z zimną krwią pomocy rannym, podczas ostatniego bombardowania Paryża przez niemieckie aeroplany typu « Gotha ».

COURS DE COUPE-MODES-CORSETS

Pour soi-même ou pour s'assurer une situation avec diplôme.

ACADÉMIE DAYDOU

12, rue Lafayette, Paris.

Wysły z druku i są do nabycia w Administracji POLONII:

1) Książeczka do nabożeństwa.

Cena egzemplarza oprawnego w czarne płótno — 3 fr.; w imitację skórki — 3 fr. 50 cts.; w miękką skórę baranią — 4 fr. 50 cts.; w piękną skórę jaszczurową (chagrin), ze złożonymi grzbietami — 6 fr. Na przesyłkę każdego egzemplarza należy dołączyć 30 cts.; można markami pocztowymi.

2) Zbiór polskich pieśni narodowych i religijnych (z nutami).

Cena, 4 fr.; z przesyłką, 4 fr. 40 cts.

MANUFACTURE DE CASQUETTES

et

CHAPEAUX PIQUÉS

en tous genres

SPALTER

10, rue de Thorigny, 10. — Par.

H. KWADRANS

336, rue St-Honoré, Paris, 336.

Krawiec męski, były kroyczy pierwszorzędných domów paryskich, przyjmuje obśtalunki na ubrania cywilne i wojskowe. — Cenę umiarkowaną. 23-5-18

Codzienny i Niedzielný

« KURYER POLSKI »

w Milwaukee, Wis., Ameryka.

Najstarszy i najpopularniejszy polski dziennik w Ameryce.

« Codzienny » kosztuje w Europie 20 fr. na rok. Niedzielný « Kuryer » — 10 fr. na rok. Codzienny i Niedzielný razem 25 fr. na rok.

Udziela czytelnikom w Europie wszelkich informacji o Polakach zamieszkałych w Ameryce, jak i o stosunkach amerykańskich.

Adresować: « Kuryer Polski », Box 68, Milwaukee, Wis., U. S. America.



MAGAZYN KUŚNIERSKI

CHARLES

39, rue de Moscou, 39

Pierwszorządne modele paryskie

Ceny Umiarkowane

Bronzy do oświeślenia elektrycznego

GAZOWE LAMPY — INSTALACJE

A. BOUILLON

112, Boulevard de Belleville, 112 — PARIS

BIENENFELD JACQUES

KUPEJE: PEREY, — DROGIE KAMIENIE — BIŻUTERJE OKAZYJNE —

PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62

Téléph: CENTRAL, 90-10

MADRYD, 17, Calle Caracas

ANTIQUITES ET OBJETS D'ART

J. BAUER

AGHAT — VENTE — ÉCHANGE

37, rue des Martyrs — PARIS

• FUTRA — WYROBY FUTRZANE •

REPARACJE — PRZERÓBKİ

S. BESTER

• 43, rue d'Hauteville, — PARIS •

MARCELI BARASZ

88, RUE DAMRÉMONT,
PARIS

wydawnictwo kart pocztowych, bromowych — studjów akademickich; próby wysyła za zaliczeniem.

WIELKIE ZAKŁADY — OGRODNICZE —

(Właściciel: Edm. DENIZOT)

polecają:

WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i oplatnie

Adres: E. DENIZOT

Grandes Pépinières — MEAUX

(Seine-et-Marne)

FOURRURES & PELLETERIES

E. FISCH

48, rue Grenéta — PARIS

Librairie GARNIER Frères

6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawný w płótno miękkie, 32^e 2 fr. 50

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawný w płótno miękkie, 32^e 2 fr. 50

Dwa wymienione słowniki, oprawné w jeden tom 5 fr. 00

Wysyłka pocztą za dopłatą 10/0. Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji « Polonii ».

LE GÉRANT: P. NEVEU

PARIS — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.